

# *Edgar Morin et la complexité*

Une rencontre avec Edgar Morin a été organisée par le GREP-Midi-Pyrénées le 28 février 2009. On trouvera ci-après les différentes interventions et débats de cet après-midi :

**1- Edgar Morin, une biographie sommaire,**

par Nicole Gauthey

**2- Introduction à l'œuvre d'Edgar Morin,**

par Jean-Jacques Dorne

**3- Pour une approche « complexe » de la politique,**

par Claude Savesta

**4- Un point de vue sur la pensée complexe,**

par Pascal Roggero

**5- débat**

avec Pascal Roggero (et la participation d'Edgar Morin)

**6- débat**

avec Edgar Morin

# 1- Edgar Morin : une biographie sommaire

*Nicole Gauthey*

De son vrai nom Edgar Nahum, Edgar Morin est né en 1924 dans une famille de commerçants juifs sépharades de Salonique, mais lui-même se déclare athée et « d'origine néo-marrane ». Il est fils unique et sa mère meurt lorsqu'il a 10 ans.

En 1941, il obtient à la fac une licence d'histoire et une licence de droit. Puis il entre dans la résistance en 1942, et jusqu'en 1944 il y joue un rôle actif. Il y rencontre notamment François Mitterrand. Il y prend le surnom de Morin qu'il gardera toute sa vie. Il se rapproche puis s'éloigne du Parti Communiste, et en 1955 anime un Comité contre la guerre d'Algérie.

Il entre au CNRS en 1950 et, en 1967, publie un des premiers essais d'ethnologie: « *La métamorphose de Plozevet* ».

Dans les années 60 il part en Amérique Latine, et en 1969 il est invité à San Diégo à l'Institut Salk. Il y rencontre Georges Monod, et il y conçoit les fondements de ce qui va devenir sa « *Méthode* » à partir de « *la pensée complexe* ».

Aujourd'hui Directeur émérite de Recherches au CNRS,

Il est Docteur Honoris Causa de quatorze universités dans le monde.

Il a créé et préside l'Association pour la Pensée Complexe.

Il soutient, depuis sa création en 2001, le Fonds Associatif Non-violence XXI

Il est

Prix Européen Viareggio International en 1969,

Prix Média-Culture de l'Association des Journalistes Européens en 1972,

Prix International Catalunya en 1994,

Médaille d'Or de l'Unesco,

Grand Officier du Mérite (Espagne),

Commandeur de la Légion d'Honneur (France),

Commandeur des Arts et de Lettres (France).

« *La Méthode* » **est son œuvre majeure** (6 volumes au total).

Il a publié en 2006 « *Vers l'abîme* » (l'Herme),

et en 2007 « *Où va le monde* » (l'Herme).

Il est revenu sur son passé dans plusieurs ouvrages: « *Autocritique* » en 1959, « *Vidal et les Siens* », sur son père, en 1989, et « *Itinérances* » en 2006.

## 2 - Introduction à l'œuvre d'Edgar Morin

**Jean-Jacques Dorne**

Je ne suis pas un spécialiste de la pensée complexe, mais un simple consommateur de pensée qui se consume dans la complexité du quotidien. Aussi vais-je vous présenter sans complexe « l'œuvre » d'Edgar Morin : sans complexe, car en sept minutes, temps qui m'est alloué, c'est mission impossible.

C'est un défi complètement fou à l'instar d'Héraclite d'Ephèse dit « l'obscur », car on jugeait la compréhension de sa pensée difficile en raison d'une écriture poétique non ponctuée et de l'abondance des formules paradoxales. Ce qui explique que les anciens ne savaient pas où le situer dans la série des philosophes. Edgar Morin peut se retrouver dans les critères de défis, de pensée complexe, de paradoxes et de positionnement dans la philosophie contemporaine.

Voici donc une situation bien paradoxale : présenter une œuvre qui se veut globale et que je ne connais que par fragments. Je vais centrer mes propos sur l'œuvre majeure d'Edgar Morin, « *La Méthode* » et faire fi de la trentaine de livres publiés, de plusieurs centaines d'articles et de quelques films. Les dernières publications remontent à 2007 et ont pour titres : « *L'an 1 de l'ère écologique* », « *Vers l'abîme* », « *Où va le monde ?* »

J'en appelle au texte d'Edgar Morin : « *Mission Impossible* », préface du cofret de « *La Méthode* » (6 volumes publiés sur 30 ans de 1977 à 2006) paru en octobre 2007 à Paris, pour vous présenter son travail.

Le mot « Méthode » fut trouvé après un séjour à l'Institut Salk (institut de recherches biologiques) à La Jolla, Californie en 1969-1970. E. Morin voulait repenser le problème de la connaissance, à partir de nouvelles possibilités conceptuelles (investigation dans « *General System Theory* » : Bateson, Wiener, Ashby, Von Neumann, Von Foerster, Gottard Gunther).

« Les unes me permettaient de transformer ma dialectique héritée de Hegel et Marx en une « dialogique » qui assumait les contradictions ; les autres me libéraient de la causalité linéaire pour en arriver aux idées de « boucle » pas seulement rétroactive, mais aussi récursive ».

La notion de complexité prend forme : recherche d'une méthode de connaissance apte à affronter la complexité. Toutefois, c'est un rameau prématuré de *La Méthode* qui vit d'abord le jour, en 1972, suite à un colloque « *Unité de l'homme* » à l'Abbaye de Royaumont, sous la tutelle de Jacques Monod et avec la collaboration de Massimo Piatelli-Palmarini. A la suite d'une communication « Le paradigme perdu : la nature humaine », Serge Moscovici suggéra à E. Morin d'en faire un livre.

La décision de rédiger « *La Méthode* » se prit lors d'un séjour à la New York University. L'introduction générale s'écrivit dans l'euphorie en septembre 1973: « Je rédigeais dans une véritable exaltation, la radio allumée, dans un flux de musique. Parfois, un air comme « Angie » me faisait lever et danser tout seul »

Edgar Morin pense l'introduction générale comme un noyau contenant virtuellement toute la suite, imaginant ensuite un seul volume en quatre parties: -1 La nature de la nature -2 La vie de la vie -3 Le devenir du devenir -4 La connaissance de la connaissance. Il s'agissait d'un plan provisoire.

Lors d'un séjour en Toscane, Edgar Morin rencontra l'amour, ce qui se révéla capital pour « *La Méthode* »: « c'est que cette Providence m'avait donné toute l'énergie nécessaire »

De retour à Paris une deuxième Providence se présenta: « une jeune femme brune dont les yeux me vrillèrent le cœur ». Départ pour Genève, puis la Toscane dans une « Volkswagen bourrée de papiers et de livres et de ma petite machine à écrire électrique Olivetti » en compagnie de la belle jeune femme... « Elle venait trois jours par semaine, elle fut ma seconde Providence et m'apporta la combustion amoureuse capable de mettre en activité mon haut-fourneau ».

Il s'en suivit une véritable « gestation » à travers une rédaction qui connut des perturbations et des innovations: « Je me suis senti branché sur le patrimoine planétaire, animé par la religion de ce qui relie, le rejet de ce qui rejette, une solidarité infinie, ce que le Tao appelle *l'esprit de la vallée* qui reçoit toutes les eaux qui se déversent en elle ». « C'est au cours de cette gestation que se dessinait le sens véritable de mon travail ».

Ainsi pour « *La Nature de la Nature* », voyage dans l'univers physique, deux interrogations fondamentales émergent:

L'une à partir de la notion de système qui permit à Edgar Morin une élaboration du concept d'organisation.

L'autre, sur les relations entre l'ordre (les lois, régularités, constances, cycles), le désordre (les hasards, turbulences, collisions, dispersions, désintégrations) et l'organisation, pour arriver à la formulation de leur inséparabilité dans le tétragramme ordre-désordre-interactions-organisation: « je voyais de mieux en mieux la nécessité d'un paradigme de conjonction et de distinction ».

Edgar Morin s'engage dans une véritable aventure: tenter une connaissance de la connaissance à partir des connaissances scientifiques en devenir, dont la principale question est: comment concilier le principe de désordre, dispersion, désorganisation, qui est à l'œuvre dans l'Univers avec les naissances, créations, développements d'organisations de tous ordres depuis les atomes jusqu'aux astres?

Il fallut laisser mûrir en son esprit la dialogique et la boucle récursive pour lier les deux principes: « J'ai terminé au pied de la montagne Sainte Victoire, pénétré par l'énergie de cette montagne de pierre que je contemplais à chaque fois que je levais les yeux de ma rédaction ». Nature et écriture sont intimement liées chez Edgar Morin.

La véritable genèse des principes de « *La Méthode* » s'est effectuée dans ce premier volume: « Nous avons besoin d'une méthode de connaissance qui traduise la complexité du réel, reconnaisse l'existence des êtres, approche le mystère des choses ».

« *La Nature de la Nature* » sort en 1977 aux Éditions du Seuil et connaît le succès (traduit en 13 langues). Les quatre volumes suivants paraîtront dans le silence total de la presse et l'indifférence de l'intelligentsia.

Les auteurs cités comme Ilya Prigogine et Henri Atlan, longtemps ignorés, sont devenus notables et le courant de pensée prend de l'importance.

Pour le tome 2, « *La vie de la vie* », Edgar Morin pense que c'est son travail le mieux documenté et le plus novateur: collaboration du biologiste John Stewart et aide précieuse de l'enfermé Gaston Richard, éco-éthologiste de formation, qui envoyait ses commentaires de sa prison. C'est pour lui le livre le plus créatif, le plus « vivant »: « J'opérais, je crois, la *révolution conceptuelle* qui permet d'élucider l'autonomie et la dépendance du vivant, l'autonomie et la dépendance mutuelles entre l'individu et l'espèce, le caractère égocentrique (ou subjectif) inhérent à tout être vivant ». D'où l'idée qu'on ne peut pas comprendre la vie sans se référer à une « auto-géno-phéno-égo-éco-organisation », expression qui a semblé ridicule à bien des lecteurs.

Le livre paraît en 1980, dans le silence.

En 1981, il publie « *Pour sortir du XX<sup>e</sup> siècle* »: c'est en fait l'application de *La Méthode* à la crise contemporaine de l'humanité.

En 1982, « *Science avec Conscience* »: « Je ne sais plus très bien pourquoi j'ai abandonné le « Devenir du Devenir » en son état de premier jet. Peut-être avais-je trop envie d'en arriver à l'os: « La connaissance de la connaissance », dont j'avais également rédigé un premier jet en 1975 ».

Edgar Morin reprend « *La connaissance de la connaissance* » en 1984.

Le propos est clairement affirmé: « la connaissance est l'objet le plus incertain de la connaissance philosophique et l'objet le moins connu de la connaissance scientifique ». Il faut essayer de connaître la connaissance si l'on veut connaître la source de nos erreurs et de nos illusions, afin d'élaborer une connaissance pertinente. « La connaissance de la connaissance » devait englober ce qui a constitué le volume suivant « *Les Idées* » et comprend quatre parties: -1 L'examen de la connaissance du point de vue de l'esprit/cerveau humain -2 L'examen de la connaissance du point de vue culturel et social (écologie des idées) -3 Du point de vue de l'autonomie/dépendance du monde des idées (noosphère) -4 Du point de vue de l'organisation des idées (noologie)

Le travail d'Edgar Morin est mis au point au moment où les sciences cognitives prennent leur essor. Il s'ensuit une période perturbée et tourmentée de la vie d'Edgar Morin. « *La connaissance de la connaissance* » est sortie en 1986, « *Les Idées* » en 1991.

En 1990, il réunit des articles sous le titre « *Introduction à la pensée complexe* » qui expose les principes englobant la connaissance complexe dans la pensée complexe.

*La Méthode* devait se terminer sur « *La connaissance de la connaissance* ». Pourtant, durant les années 90, Edgar Morin se rend compte que ses idées anthropologiques s'étaient enrichies et développées, il se met au travail pour traiter de « *L'Humanité de l'Humanité* » qui sort en 2001.

En 2001, alors qu'Edgar Morin termine le cinquième volume, le projet de « *L'Éthique* » surgit comme complément nécessaire à « *L'Humanité de l'humanité* ». Déjà le problème éthique s'était imposé à son esprit dans le chapitre « auto-éthique » de « *Mes démons* » (1994) où il essayait de comprendre « pourquoi et comment je suis comme je suis et je pense comme je pense ».

Ce dernier volume est publié en novembre 2004 : ainsi, de la conception à l'achèvement de « *La Méthode* », plus de trente ans se seront écoulés, et de la première publication à l'ultime, vingt-sept.

« Avant « *La Méthode* », j'étais l'équivalent d'un peintre de chevalet accomplissant ma rédaction en un an, parfois moins, parfois plus, sans que le temps vienne transformer mon œuvre en cours d'élaboration. Là, je suis passé à l'équivalent du peintre de fresque, non pas dans l'espace, mais dans le temps. Le temps a formé et transformé mon œuvre et m'a formé et transformé. L'œuvre m'a imposé sa logique de vie, et aussi mon parcours de vie ».

### 3- Pour une approche « complexe » de la politique

*Claude Savesta*

Edgar Morin, on entend quelquefois dire, à juste titre, que la **fin** est dans le **commencement**.

Vos derniers textes politiques: « *La politique de civilisation* », « *Penser la Méditerranée et méditerranéiser la pensée* », « *Penser l'Europe* », et « *Si j'avais été candidat* », trouveraient donc leurs genèses dans votre passé politique ?

Sans revenir sur le détail de ce parcours, (de nombreux interviewers l'ont déjà fait avec talent, en particulier Yves Calvi récemment dans son émission Nonobstant sur France Inter), ce qui apparaît aux lecteurs sensibilisés à votre démarche, ce sont les dialogiques qui ont concrété vos engagements.

Juif (mais athée), par filiation, communiste mais prorésistant avant la rupture du pacte germano-soviétique, résistant (1942) mais (à la libération) sensible à la situation du peuple allemand, communiste mais antistalinien, chef du bureau « propagande » du gouvernement militaire français en Allemagne (1946) mais animateur d'un comité contre la guerre d'Algérie (1955), antieuropéen en 1945, où l'Europe vous apparaît alors comme le foyer de l'impérialisme et de la domination, proeuropéen aujourd'hui, pour construire une Europe une et diverse, alors que le fracas des enjeux planétaires lui propose une opportunité singulière et unique de porter son destin en l'associant à celui des pays autour de la Méditerranée.

Le monde se trouve aujourd'hui plongé dans une crise qui le laisse désemparé par la forme sous laquelle elle s'exprime et qui ne lui est pas commune, celle de la complexité.

Non seulement tous les secteurs de l'activité sont atteints, finance, industrie, agriculture, commerce, mais aussi toutes les structures sociales et sociétales, toutes les dimensions géopolitiques et géophysiques, toutes les organisations naturelles ou construites. Alors que notre civilisation cartésienne a porté au plus loin le raisonnement analytique, l'expansion irrépressible des liaisons, interactions et rétroactions, entre des champs sociétaux jusque-là considérés isolément, plonge la caste des experts dans une méta-ignorance dépressive.

Devant cette impuissance de la gouvernance à proposer des réponses aux événements qui nous secouent, Michel Rocard interroge: « *La crise qui sévit dans le monde nous pose quantité de problèmes. On n'est pas au bout de l'analyse. Le problème essentiel est de savoir si elle est seulement économique; ce pourrait être une crise des comportements et des valeurs que le capitalisme a infusés à tous nos habitants* »

J'éclairerai cette interrogation de Michel Rocard par certains de vos textes, rédigés alors que ce tsunami civilisationnel n'avait pas encore exprimé son évidente gravité aux yeux de tous :

*Vous écriviez : « S'il est vrai que nous vivons une crise non seulement de société, mais de civilisation, et que cette civilisation doit changer de voie, alors une politique de civilisation telle que je l'ai formulée peut être proposée de l'internationalisme au planétarisme : la communauté de destin de l'humanité qu'a créée l'ère planétaire impose une politique de l'humanité qui vise à traiter les problèmes vitaux communs et à créer les institutions ad hoc ; elle appelle la notion de Terre-patrie qui ne se substitue pas aux patries mais les enveloppe. »*

Il est certain, Edgar Morin, que ce que vous entendez par « politique de civilisation » n'entre pas dans le cadre étriqué que certains ont voulu établir en s'appropriant illégitimement et de façon erronée cette notion. Vous précisez d'ailleurs que la civilisation, c'est ce qui peut être transmis d'une communauté à une autre ; par exemple, la civilisation occidentale, qui s'est mondialisée, est une civilisation qui se définit par l'ensemble des développements de la science, de la technique, de l'économie.

*Vous écriviez encore : « La France ne vit ni en vase clos ni dans un monde immobile. Nous devons prendre conscience que nous vivons une communauté de destin planétaire, face aux menaces globales qu'apporte la prolifération des armes nucléaires, le déchaînement des conflits ethnico-religieux, la dégradation de la biosphère, le cours ambivalent d'une économie mondiale incontrôlée, la tyrannie de l'argent, l'union d'une barbarie venue du fond des âges et de la barbarie glacée du calcul technique et économique. »*

Pour éclairer notre hébétude devant la globalisation et la mondialisation de la crise, je m'appuierai sur deux autres de vos textes qui ont vertu pédagogique en regard de la complexité.

*D'abord : « Nous vivons à la fois la crise du Passé, la crise du Futur, la crise du Devenir. Ces crises sont en même temps la crise du développement et la crise de notre ère planétaire, marquée entre autres par les problèmes de plus en plus graves posés par l'urbanisation du monde, les dérèglements économiques et démographiques, les régressions et piétinements démocratiques, la marche accélérée et incontrôlée de la techno-science, et, dans tout cela, les dangers d'une homogénéisation civilisationnelle qui détruit les diversités culturelles, inséparables des dangers contraires d'une balkanisation des peuples.*

*Il faut ajouter les effets sur-perturbateurs des récents développements que constitue la mondialisation du libéralisme économique. Le nouveau marché mondial, qui ne dispose pas d'autres régulations extérieures que celles insuffisantes et souvent peu pertinentes du FMI et de la Banque mondiale, a déclenché un processus d'aggravation des inégalités, y compris au sein de chaque nation, et les nouvelles crises qui surgissent déclenchent des bouleversements et désordres qui, non seulement s'ajoutent aux grands conflits planétaires, mais aussi les intensifient.*



*A considérer les interférences et inter-rétroactions entre les processus économiques, démographiques, sociologiques, techniques, scientifiques, politiques, mythologiques, idéologiques, religieux, nous sommes dans un chaos mondial dont les effets génésiques se feront peut-être sentir de façon positive, mais suscitent jusqu'à présent des effets déstructurateurs et désintégrateurs. Et bien entendu, ils favorisent à leur tour les replis identitaires et l'essor des intégrismes. »*

*Et puis: « Les sociétés humaines sont organisées de façon de plus en plus sophistiquée, à la fois plus flexible et plus institutionnalisée pour s'adapter aux diverses évolutions technologiques, économiques, sociales, culturelles, etc. Cette complexification se fait malgré certaines périodes de stagnation ou de régression. L'évolution des sociétés humaines repose sur un équilibre entre deux tendances: d'une part une forme de retour à des rigidités politiques et aux fondamentalismes, d'autre part une certaine anarchie. »*

Avec Edgar Morin, nous avons à faire le constat que ce qui est en crise, c'est la modernité et ses valeurs. Le système planétaire est condamné à la mort ou à la transformation. Il faut s'interroger sur ces notions fondamentales que sont le progrès, la croissance...

Alors il nous faut réaliser une approche « complexe » de la politique. Cette expression sous-tend l'idée qu'une situation ne doit pas construire une réaction mais une réflexion.

Dans cette approche, cher Edgar Morin, je voudrais vous poser la question des moyens pour affronter les problèmes fondamentaux et globaux à l'échelle de l'individu, de la société et de l'humanité.

## 4 - Un point de vue sur la « pensée complexe »

**Pascal Roggero**

Professeur de Sociologie, LEREPS

Université de Toulouse 1

pascal.roggero@univ-tlse1.fr

### **Animateur GREP**

**Pascal Roggero** est co-responsable du comité de recherche « *Sociologie de la complexité: relations et systèmes* », de « *l'Association internationale des sociologues de langue française* », il est le créateur du réseau thématique « *Sociologie et systèmes complexes* » de l'Association française de sociologie.

Dans ses nombreuses publications, j'ai relevé « *Pour une sociologie d'après La Méthode - Entre représentations hiérarchiques et pratiques complexes - Paradoxe de la décentralisation française* ».

Pascal Roggero est spécialiste de l'organisation du territoire et des politiques territoriales (s'il y a bien un sujet complexe, c'est celui-là). Dans beaucoup d'études faites par Pascal Roggero, on retrouve le lien entre le système politique local et la complexité: essayer de modéliser l'opacité du système politico administratif français est déjà une gageure.

Parmi les enseignements de Pascal Roggero à la Manufacture des tabacs, il anime un séminaire « *Systémique complexe approfondie* » et un autre sur « *Acteurs et systèmes d'action territoriaux* » au sein des Masters *Systémique complexe appliquée aux territoires* et *Ingénierie des politiques territoriales*.

236

Pascal Roggero fait partie de ces trop rares universitaires français qui, comme l'a dit Edgar Morin, ont bien voulu s'intéresser aux quelques idées qu'il avait pu répandre pendant trente ans, les mettre en œuvre et pouvoir ainsi certainement faire beaucoup progresser la sociologie française.

## Pascal Roggero

D'abord je voudrais remercier Edgar Morin de sa présence et Jean Potier et le GREP de leur invitation.

Ce soir je ne parlerai pas de l'application de la pensée complexe que j'essaie de faire, mais je vais essayer de donner un point de vue, une sorte de perspective sur une définition ou plutôt une caractérisation possible de cette pensée ainsi qu'on me l'a demandé.

Je vais commencer par proposer une photo à Edgar Morin, c'est une photo méditerranéenne.

### Un point de vue sur la pensée complexe

Je crois en effet que cette pensée de la complexité est une pensée fondamentalement méditerranéenne. Edgar Morin est allé en Toscane maritime pour faire son premier tome de *La Méthode*. Mais au-delà des lieux, il y a une affinité profonde jusque dans son histoire familiale, et on pourrait faire cette analyse. Je ne la ferai pas ici, mais je voulais rappeler la Méditerranée à ce grand Méditerranéen qu'est Edgar Morin et dire combien sa pensée est méditerranéenne.

### Regard sur le regard : d'où je parle

Je fréquente l'œuvre d'Edgar Morin depuis une vingtaine d'années et je voudrais dire pourquoi j'y suis venu ; parce que je voudrais procéder dans cette présentation de manière un peu complexe et dire qu'on ne vient pas aux choses comme cela. Il y a un cheminement qui a été en gros le suivant : j'étais professeur en lycée et j'avais enseigné plusieurs disciplines, un peu d'économie, un peu de sociologie et de science politique. Ces différentes disciplines étaient cloisonnées. Je cherchais à l'époque des instruments, une pensée, qui pourraient m'aider à trouver des liens, et c'est à ce moment-là que j'ai découvert cette pensée. A partir du moment où je l'ai découverte je ne l'ai plus lâchée, si je puis dire. Elle m'a habité, elle m'a nourri depuis une vingtaine d'années, c'est elle qui m'a donné l'envie de faire de la recherche, et je suis venu aux territoires, non pas pour les territoires mais par hasard, à partir du moment où je m'étais interrogé sur la complexité.

Donc vraiment, la complexité, c'est ce qui m'intéresse. J'ai en plus la chance de connaître l'homme Edgar Morin depuis une dizaine d'années et, si j'ose dire sans flatterie, l'homme correspond à la pensée. Il n'y a pas de divorce entre les deux et c'est assez rare pour être souligné.

Parce que le champ universitaire est un champ disciplinaire, on est obligé malheureusement de s'inscrire dans des disciplines, et j'essaie donc d'importer, d'instiller des idées venues de la pensée complexe dans le corpus disciplinaire de la sociologie.

J'enseigne à l'université des sciences sociales de Toulouse, qui est le berceau de l'université à Toulouse. Edgar Morin y fut étudiant, en droit, lors de son arrivée

à Toulouse durant l'exode de 1940. D'ailleurs il faut savoir que les liens qui le lient à Toulouse sont nombreux, puisque c'est là qu'il va faire la connaissance de Violette qui deviendra sa femme et la mère de ses enfants. C'est aussi à Toulouse qu'il va débiter son engagement dans la résistance. et qu'il va, d'une certaine manière, rompre, ou en tout cas changer la nature du lien qui l'unit à son père en s'émancipant de la tutelle paternelle. Donc Toulouse est, à tous ces titres, importante dans l'histoire personnelle d'Edgar Morin. Et c'est une raison de plus de nous féliciter qu'il soit ici parmi nous.

### **Alors son œuvre ?**

Une œuvre d'envergure

Son abondance apparaît exceptionnelle : je voudrais simplement signaler qu'au-delà des livres qui ont été cités, il y a une base de données qui se trouve à l'université de Bergame, qui recense aujourd'hui, près de trois mille documents qui émanent directement d'Edgar Morin. C'est tout à fait considérable.

La nature protéiforme de cette œuvre a été rappelée, je n'y reviens pas.

Son rayonnement est de dimension mondiale même s'il y a un développement plus particulier dans le monde latin notamment latino-américain et méditerranéen. Ce qui pourrait amener à se poser un certain nombre de questions sur la nature de cette pensée et ce qui la lie à la latinité et à la Méditerranée.

Il y a des dizaines de thèses qui ont été soutenues sur le travail d'Edgar Morin, des dizaines de colloques qui lui ont été consacrées. Il y a des numéros de revue qui traitent de sa pensée, Bref, tous les signes d'une vraie reconnaissance scientifique. En s'interrogeant sur la nature de cette reconnaissance scientifique, on s'apercevrait qu'elle est très largement non disciplinaire, qu'elle émane surtout de structures ou de gens qui ont une sensibilité inter, voire transdisciplinaire ; cela me semble assez marquant. A contrario, on constate que la pénétration de l'œuvre rencontre une certaine limite dans les corpus disciplinaires qui s'identifient comme tels. C'est sans doute une des grandes difficultés de cette pensée : elle se heurte à des obstacles institutionnels très puissants. Sans doute aussi que la stratégie à mener pour contourner ces obstacles importants, est une stratégie complexe.

### **« La Méthode », le grand œuvre d'Edgar Morin**

On m'a demandé de parler de « *La Méthode* ». *La Méthode*, c'est bien sûr le grand œuvre d'Edgar Morin, près de trente ans de rédaction, six tomes de plus de deux mille pages... J'aime bien cette expression de « livre monde », de « livre univers » ou plus fidèlement, de « livre pluri-univers ». Il y a peu d'ouvrages aussi fascinants tant du point de vue de son projet, de son ambition que de son ampleur. Je crois qu'il faut bien mesurer cela et je ne connais pas d'équivalent à l'époque contemporaine.

Je m'intéresserai plus particulièrement aux trois premiers tomes, parce que le temps est limité et qu'il serait déraisonnable de prétendre tout embrasser. Je vais donc « zapper » un certain nombre de concepts qui ont déjà été évoqués et dire ce

qui m'apparaît comme absolument fondamental, peut-être plus central que le reste, (même si cette référence aux fondements n'est pas vraiment en adéquation avec la pensée complexe), à savoir la théorie du sujet selon Edgar Morin.

Mais avant je voudrais essayer d'éclairer les origines de « *La Méthode* ». Comme toute œuvre significative, il apparaît utile, sinon nécessaire, de connaître le cheminement personnel de son auteur et le processus intellectuel qui mène à son élaboration.

### **Une certaine indiscipline scientifique**

Cela veut dire qu'Edgar Morin s'est très tôt soustrait aux périmètres des disciplines scientifiques. Nous vivons dans un univers scientifique cloisonné, à l'image de ces barres HLM des années soixante. Tout y est vertical. On progresse, dans le cursus universitaire et dans la hiérarchie universitaire comme dans les colonnes d'escalier des différents blocs. Point de transversalité, on connaît éventuellement les voisins de son bloc disciplinaire mais pas les autres. Eh bien Edgar Morin, dès l'origine, n'est pas entré dans ce système, il a l'habitude de dire qu'il n'a pas subi d'« imprinting » ou l'empreinte d'une formation disciplinaire particulière. Ce qui l'a prédisposé au questionnement transdisciplinaire. Aujourd'hui il est de plus en plus rare de trouver des chercheurs capables de ce type d'ouverture intellectuelle et de curiosité scientifique qui seules ont permis l'écriture d'une œuvre comme *La Méthode*. Et si cette œuvre peut susciter des réserves chez certains scientifiques c'est souvent, pas toujours mais souvent, par une forme d'ignorance que produit l'hyperspécialisation infradisciplinaire. Dès ses premiers ouvrages, Morin braconne entre les disciplines - anthropologie, sociologie voire biologie - comme, par exemple, dans *L'Homme et la Mort* de 1951. Ainsi s'attache-t-il déjà à relier les connaissances sur des phénomènes donnés (la mort, le cinéma, les mutations d'une commune bretonne dans les années 1960). *La Méthode* est déjà, d'une certaine manière, en germe dans ces travaux anciens. Mais une autre dimension apparaît importante dans cette genèse.

### **La pratique de la réflexivité**

La pratique de la réflexivité, en d'autres termes, l'introspection et le retour sur soi, singularise la démarche morinienne. Il est peu d'auteurs comme lui qui livrent autant d'informations sur eux-mêmes, qui éclairent autant la réflexion par des témoignages sur leur vie. Ces ouvrages autobiographiques ont déjà été signalés. On peut y voir une forme récursive fondamentale. Celle de l'auteur qui se regarde écrire et développe une intelligibilité distanciée sur son travail de pensée.

Cela, on le trouve dans « *Autocritique* » en 1959, qui, de mon point de vue, (bien avant « *Le passé d'une illusion* »), est le meilleur livre sur la façon dont le communisme a pu saisir les hommes jusqu'à l'aveuglement. Il y a aussi « *Le vif du sujet* » de 1969, où apparaissent les premières interrogations à peu près finalisées, en tout cas très significatives qui annoncent « *La Méthode* ». Et puis « *Le journal de Californie* » en 1970 après son séjour au « Salk Institute ».

A ceux qui ne connaissent pas le travail d'Edgar Morin, qui ne sont pas encore rentrés dans ce travail, je conseille, comme je le fais toujours aux étudiants à qui je parle d'Edgar Morin, de commencer par la lecture de « *Mes démons* » de 1994. « *Mes démons* », c'est son autobiographie intellectuelle, qui permet d'entrer à la fois dans la pensée et dans la vie, et de voir comment les deux s'imbriquent avec ce mouvement permanent de réflexivité et de retour sur soi au cœur d'un cheminement intellectuel.

### **Un cheminement intellectuel**

Le passage par le marxisme est important pour comprendre la pensée d'Edgar Morin. C'est d'abord une aventure existentielle à travers la Résistance et l'adhésion aux idées de libération qui portent les hommes de l'époque. C'est également une adhésion intellectuelle qu'il va dépasser, en se séparant douloureusement du Parti communiste dont il est exclu dès 1950. Beaucoup de gens y sont restés beaucoup plus longtemps et ont dit ensuite tout le mal qu'ils pensaient de cette institution et du marxisme en général, ce qui n'est pas le cas d'Edgar Morin. Il dépasse le marxisme, il le dépasse en le « provincialisant » comme il l'écrit ; c'est-à-dire en ne niant pas qu'il apporte énormément de choses, notamment l'anthropologie marxienne (« l'homme total ») mais en montrant qu'il présente des limites qu'il est possible de dépasser. C'est un projet qu'il nourrit dans les années 1960 et dont il parle dans *Mes démons* notamment.

Son passage par les sciences anthropo-sociales le singularise dans le champ des auteurs de la complexité qui viennent pour la plupart des sciences de la nature notamment dans le monde anglo-saxon, même si ce n'est pas la même définition de la complexité. Mais, même en France, Jean-Louis Le Moigne par exemple, qui est aussi une figure importante, vient des sciences de l'ingénieur. Edgar Morin, vient lui des sciences sociales et c'est important.

### **La réflexion épistémologique**

Venant des sciences sociales, ce qui va caractériser profondément « *La Méthode* », qui va rendre possible cette « *Méthode* », c'est l'intérêt qu'il va porter aux sciences en général, aux sciences dites dures, aux sciences naturelles, aux sciences du vivant, aux sciences de la matière. Il a une vraie connaissance des principales découvertes des sciences contemporaines, de leur signification et de leurs implications épistémologiques, voire anthropologiques.

Il faut savoir, par exemple, que beaucoup de conceptions de la sociologie sont encore assises aujourd'hui, (même si c'est moins le cas qu'il y a une vingtaine d'années) sur des conceptions qui méconnaissent la rupture épistémologique qu'a pu constituer la découverte de la mécanique quantique. On n'en a pas tiré toutes les conséquences et l'on continue à avoir des représentations qui sont très largement des représentations laplaciennes, alors même que les sciences dures ont montré qu'il existe des registres de phénomènes qui échappent à ces représentations.

C'est un point focal. Cela suppose, il faut bien le mesurer, un effort de lecture et d'appropriation tout à fait considérable. Cet effort de lecture et surtout d'appropriation est permis par ce qu'Edgar Morin appelle « en-cyclo-péder » des savoirs stratégiques.

Il ne s'agit pas de tout savoir, il s'agit de mettre en relation des savoirs qui vont pouvoir être reliés, pour pouvoir les mettre en cycle. Je crois que c'est important, cela devrait nous éclairer aussi dans les perspectives de changement de l'éducation.

Puis il y a des matrices synthétiques: d'abord la systémique et, ensuite, la paléanthropologie. Puisqu'on a déjà évoqué la tradition systémique, je voudrais seulement signaler cette figure importante, qui a beaucoup marqué les systémiciens et aussi Edgar Morin, celle de Heinz Von Foerster, le père de la cybernétique de second ordre. Le promoteur de cette idée du système qui s'observe lui-même (observing system) et l'épistémologie qui va nécessairement avec.

La paléanthropologie ensuite avec notamment « *Le paradigme perdu* » de 1973. C'est le travail qui annonce le plus « *La Méthode* ». En étudiant le processus d'homínisation Morin va y rôder sa démarche multidimensionnelle. Il y a des intuitions très fortes, des choses qui seront ensuite développées par la primatologie. Et déjà on voit se profiler une des lignes directrices de « *La Méthode* »: ne pas extraire l'humain du règne naturel. Et là Edgar Morin prend à contre-pied assez largement les sciences sociales, qui instituent l'homme comme essentiellement (et presque uniquement quelque fois) être de culture et non plus de nature. or on ne peut pas comprendre l'un sans l'autre. C'est quelque chose qui sera central dans « *La Méthode* », replacer l'homme dans le vivant, voire même dans le cosmologique, sans le dévaloriser, sans le déterminer. Tout cela nous amène directement à cet ouvrage.

### **Le projet de « *La Méthode* »**

J'ai repris cette belle phrase qu'Edgar Morin développe pour parler de son projet dans la récente réédition de son ouvrage: « Nous avons besoin d'une méthode de connaissance qui traduise la complexité du réel, reconnaisse l'existence des êtres, approche le mystère des choses ».

Il est impossible de restituer ici l'ampleur et l'érudition de l'œuvre. Mais la difficulté réside aussi ailleurs. En effet, la pensée complexe est une pensée qui pointe les limites de la démarche simplificatrice, de la démarche analytique, celle qui vise à isoler les éléments en autant de parcelles qu'il le faudra, enfin qu'il se pourra, pour faire qu'un problème compliqué soit traité de manière simple. Or cette démarche va de pair avec les concepts clairs, les idées distinctes auxquelles on est habitué à associer l'intelligibilité. On se rassure avec le sentiment d'évidence dont parlait Descartes. Eh bien, avec Edgar Morin, il faut contrebattre cette recherche de l'évidence, de la sécurité cognitive et presque existentielle dans

l'évidence de la simplicité et accepter, d'une certaine manière, que les choses deviennent moins claires en même temps qu'elles se densifient, en même temps qu'elles deviennent plus riches.

**« Nous avons besoin d'une méthode de connaissance »**

Alors, « nous avons besoin d'une méthode de connaissance », voilà l'horizon dans lequel Edgar Morin situe l'ambition de *La Méthode*. Pourquoi en avons-nous besoin ?

Il est important de rappeler qu'il y a une insatisfaction cognitive, (plus généralement intellectuelle et même citoyenne). On peut être frappé aujourd'hui de la multiplication des connaissances; c'est presque un million d'articles scientifiques qui sont produits chaque année dans le monde, ce sont six millions de chercheurs, une multitude invraisemblable d'informations. De plus en plus de connaissances mais, en même temps, une sorte de déficit de sens, cela semble être une des caractéristiques des sociétés contemporaines.

Et puis nous avons besoin aussi d'une méthode de connaissance qui renouvelle nos manières d'agir car, comme l'écrit Edgar Morin, des représentations mutilées mènent à des politiques, à des pratiques, à des comportements mutilants. Cela veut dire que la pensée complexe est une pensée qui peut intéresser, qui devrait, de mon point de vue, intéresser les chercheurs, mais aussi le citoyen, l'homme du quotidien.

L'idée que nous n'agissons qu'à partir de représentations que nous ne questionnons que très rarement et dont, souvent, nous n'avons pas conscience, est quand même une sorte de point aveugle terrible de nos vies. Avec « *La Méthode* », avec la complexité, s'il faut retenir quelque chose, c'est au moins ça : questionnons les représentations qui nous font agir, délibérons sur elles, n'en soyons pas esclaves; c'est un minimum et cela concerne tout le monde.

**Le mot « Méthode »**

*La Méthode* telle que l'entend Morin, ce n'est pas ni la méthodologie ni *Le discours de la méthode* ni *Les règles de la méthode* de Durkheim. Il s'agit d'un chemin, d'une voie, d'une attention permanente, à notre façon de penser, mais aussi d'agir. Et cela dérange, d'autant plus que cette pensée pose plus de problèmes qu'elle n'apporte de réponses. Car des réponses on passe aux recettes et des recettes on glisse très vite vers la procédure. La procédure aveugle à elle-même ressemble à une sorte de barbarie douce induisant souvent la négation de l'être et de la liberté.

Poser des problèmes n'est pas une activité mineure, c'est probablement l'activité principale. Et si effectivement des solutions sont nécessaires, ces solutions sont à trouver, sont à inventer plus qu'à reproduire notamment dans le contexte historique qui est le nôtre.



On n'est donc pas dans le paquebot de la science moderne qui avance vite, tout assuré de lui-même, avec ses bataillons de chercheurs plus ou moins bureaucratisés au sens que Max Weber donne à ce terme. Mais, avec Morin, c'est plutôt le frêle esquif qui témoigne d'une réflexion profondément singulière : on a affaire à une personne, à une œuvre singulière et ça dérange probablement.

Mais cette méthode de connaissance doit traduire la complexité du réel. Le mot est lâché, qu'entend-on par complexité ? Essayons de la caractériser succinctement.

### **D'abord la complexité naît de la relation**

La complexité naît de la relation, elle est relationnelle, fondamentalement relationnelle. Edgar Morin commence *La Méthode* en montrant que la relation est première. Longtemps on a crû pouvoir réduire le monde à ses composants élémentaires, à l'atome (ce qui ne peut pas être coupé) mais finalement on se rend compte que tout cela se dissout, que des particules encore plus élémentaires apparaissent, et que ce qui demeure c'est la structure relationnelle.

La relation c'est quelque chose de différent de l'élément, c'est quelque chose qui est de nature systémique. Il y a une grande proximité entre la pensée d'Edgar Morin et la systémique, au moins jusqu'à un certain niveau, (il va plus loin ensuite). Un système est un ensemble d'éléments liés par, un ensemble de relations. Il faut introduire la dimension environnementale, celle de l'environnement du système pour essayer d'en comprendre le fonctionnement. Ce sont là les fondements systémiques de ce qui va structurer la pensée complexe.

### **Ensuite, la complexité est « processuelle »**

La complexité est processuelle, elle relève du mouvement. Trop souvent on fait des analyses statiques plus que dynamiques, des analyses synchroniques plus que diachroniques, et on a du mal à associer les deux, dans les sciences sociales notamment.

Elle relève de l'action, elle relève de l'interaction, de la rétroaction, de la transaction. Tout cela constitue du processus, du mouvement. Ce n'est pas de l'élémentaire ou de l'ontologique au sens où on pourrait définir des composants essentiels. Il faut caractériser des « états » plus que des « êtres ». Et nous manquons d'outils, notamment en sciences sociales, pour produire de telles caractérisations. La pensée complexe nous fournit des concepts puissants pour tenter de comprendre ces processus. notamment la récursivité dont Morin a fait la pierre de touche, le point d'orgue de son raisonnement.

### **La complexité est donc réursive**

S'il y a une figure à retenir, c'est bien celle d'Escher, les mains dessinant des mains qui dessinent d'autres mains... Mais on pourrait dire aussi que ça peut prendre la forme de cette espèce de tornade cognitive qui brouille tout. Je voudrais insister sur le fait que la récursivité renvoie à la figure de la spirale. Non pas

du cercle : de la spirale. C'est-à-dire que le retour qui n'est pas un retour au même, ce qui permet une évolution. C'est une figure forte et elle nécessite, pour concevoir les processus, une logique réursive qui est un point tout à fait essentiel de « *La Méthode* » : c'est exigeant et, là aussi, cela brouille les idées claires comme celle de la causalité linéaire.

### **La complexité est dialogique**

Pour comprendre les processus, il faut aussi essayer de penser la contradiction. Fille de la dialectique que Morin découvre en lisant Hegel à la bibliothèque municipale de Toulouse, la dialogique morinienne consiste à associer dans un même phénomène des logiques « antagonistes, concurrentes et néanmoins complémentaires », chose que l'on ne peut pas concevoir dans une logique cartésienne classique. Il faut lire les passages superbes du début du tome 1 de « *La Méthode* » sur la façon dont l'ordre émerge du désordre. Cette dialogique ordre-désordre est principielle. Peut-être encore plus importante, la dialogique « autonomie-dépendance ». Comment penser l'autonomie et, en même temps, la dépendance ? C'est bien cela que nous propose Edgar Morin. Il n'y a pas d'autonomie sans dépendance et inversement.

### **La complexité est organisationnelle**

Je crois que principalement « *La Méthode* » est une théorie de l'organisation, l'organisation telle que va l'entendre Morin. Un système, c'est une unité globale organisée de relations, d'interrelations. Il y a un lien entre système et organisation, mais ce n'est pas la même chose. Le système est la forme phénoménale, globale, qui apparaît, l'organisation est l'agencement des interactions, c'est en quelque sorte le principe actif du système. C'est ce qui permet d'expliquer qu'il existe une variété infinie de systèmes, avec des qualités très différentes. Ce concept d'organisation est vraiment au cœur de toute « *La Méthode* ».

### **La complexité est auto-éco-ré-organisationnelle**

La complexité est « auto-éco-ré organisationnelle », c'est-à-dire qu'il y a une capacité des systèmes complexes à se produire eux-mêmes, mais cette capacité à s'auto produire ne peut exister que s'ils sont ouverts sur l'environnement et s'ils intègrent des éléments de toute nature (matière, énergie, information) qui viennent de l'environnement. Et en même temps, dans les systèmes historiques notamment, mais pas seulement, on a à travers cette « auto-éco », une réorganisation qui est permanente, c'est-à-dire une évolution, une histoire : si vous devez ne retenir que ça, (une sorte de SMIC par rapport à la pensée d'Edgar Morin), c'est déjà extrêmement riche, pour aborder n'importe quel phénomène.

On pourrait prendre de nombreuses théories et voir qu'elles méconnaissent ces dimensions fondamentales, et qu'elles font comme si elles n'existaient pas. Pour ma part, quand j'essaie d'appliquer modestement « *La Méthode* », j'essaie de respecter des choses aussi fondamentales que celles-là.

**« Nous avons besoin d'une méthode de connaissance qui reconnaisse l'existence des êtres »**

« Reconnaître l'existence des êtres » c'est l'un des plus grands apports de « *La Méthode* » qui s'essaye à penser l'être, l'existence, le sujet et la liberté. Des sujets qui, a priori, depuis que la science classique s'est développée, étaient réservés à la philosophie, car exclues, niées par la science. L'ambition, (certains diraient : démesurée) d'Edgar Morin consiste donc à tenter de penser ces concepts ou notions là avec la science, c'est-à-dire de les réintégrer à la science, mais sans les dissocier de la philosophie. Constatons que cette tentative semble répondre à des préoccupations contemporaines comme, par exemple, l'écologie.

Du cosmologique au socio anthropologique, Edgar Morin essaie de réintégrer l'humain dans le règne naturel, sans l'y réduire. Il y a trop de visions réductionnistes qui tirent d'une certaine manière la couverture à elles, et qui veulent faire des gènes l'alpha et l'oméga du vivant en reléguant l'environnement, le milieu à une dimension épi phénoménale.

Non, il s'agit bien d'intégrer l'humain à la nature sans l'y réduire, sans ignorer la culture et le social dont il est aussi le produit. Cette réduction n'est pas faite, parce qu'il y a de l'émergence. Les systèmes complexes sont capables d'émergence, c'est-à-dire qu'on ne peut pas les réduire aux seuls comportements de leurs composants élémentaires : ils sont capables d'exhiber d'autres comportements dont leurs composants sont individuellement incapables. L'émergence est un défi lancé aux réductionnismes de toute sorte. De plus ces comportements émergents au niveau du système recèlent une dimension irréductiblement imprévisible.

Relier les sciences anthropo-sociales aux sciences de la nature, sans les y soumettre, je crois cette ambition très féconde. Combien de fois assistons-nous à des bagarres stériles, entre partisans du gène, et partisans du milieu... Essayons d'articuler sérieusement, mais qui essaie de le faire ? C'est très rare, car chacun essaie de dire : « c'est moi qui ai raison » disant ainsi ma discipline est la plus importante ! Par ailleurs, et qui, peut-être, n'a pas été suffisamment perçu, c'est qu'Edgar Morin veut revaloriser le vivant sans dévaloriser l'humain, et il va développer l'idée que l'être n'est pas réservé à l'humain. Cela peut choquer les tenants des conceptions occidentales, anthropo-centrées, philosophiques ou ontologiques.

**De l'être à l'existence comme émergence de l'organisation**

Edgar Morin va définir l'être comme une émergence de l'organisation. Il y a de l'organisation dans le monde vivant et dans le monde physique, mais dans le monde vivant il y a principalement de l'auto organisation. Être consiste à demeurer dans ses formes, son organisation, sa généricité, c'est-à-dire son identité. Sur chacun de ces points, il faudrait être plus explicite : il y a des centaines de pages qui attendent ceux qui voudraient aller plus au fond, ce que je leur conseille, évidemment.

Exister, c'est vivre sous la dépendance constante de l'environnement. Cette dépendance nourrit l'autonomie du système. Selon Morin, exister est une qualité des êtres activement ouverts et qui, à ce titre, apparaissent à la fois comme autonomes et dépendants de leur environnement. L'autonomie-dépendance, processus dialogique et récursif, représente une conception complexe de l'existence.

### **L'individu sujet**

Edgar Morin permet aussi de penser l'individu sujet. Les sciences sociales ont longtemps tenté de penser la société en niant le sujet, quant aux sciences de la nature la question du sujet ne s'y pose pas. Cette situation a toujours été réprouvée par Morin et il s'est attaché à produire une théorie du sujet scientifiquement fondée. C'est peut-être le ressort principal de la pensée d'Edgar Morin : faire qu'on ne puisse pas nier, dans les connaissances que nous produisons, ce qui est l'essentiel de nos vies : l'être, l'existence et le sujet.

Sur l'individu sujet, il faudrait entrer dans les détails mais le temps presse. Je me contenterai donc de dire qu'il est capable de distinguer le « soi » du « non soi », et que le « non soi » est perçu comme un intrus, toujours à partir du « soi ». Il s'agit de ce que Morin qualifie d'« auto référence » et d'« égocentrisme ». L'« égocentrisme » consiste à se mettre au cœur, au centre de son univers, se considérer comme unique, comme essentiel, comme premier, au détriment de tous les autres. Il y a ensuite le « computo ». Cette idée dont beaucoup pensent qu'elle n'a pas été utilisée suffisamment par les biologistes, dispose que les systèmes vivants, dès lors qu'ils sont capables d'auto organisation, sont aussi capables de computer (ou traiter) de l'information, de manière auto-référentielle et égocentriste.

Et on arrive à une sorte de définition (comme l'écrit Edgar Morin avec un trait d'union) « bio-logique » du sujet. Ce n'est ni la conscience, ni l'affectivité, mais ces concepts d'auto référence et d'égocentrisme qui fondent ce sujet « biologique ». Bien sûr, l'« exo-référence » se développera avec le social.

### **La liberté comme prolongement et accomplissement de l'autonomie du vivant**

Edgar Morin va plus loin : il propose de penser la liberté comme prolongement et accomplissement de l'autonomie du vivant. L'individualité et la subjectivité ne sont pas uniquement réservées à l'homme, (la subjectivité était déjà, d'une certaine manière, présente dans l'organisme élémentaire qui compute avec l'auto référence), mais chez l'homme cela prend une dimension nouvelle avec le langage, la culture et la société. Et pour qu'il y ait liberté, Edgar Morin définit plusieurs conditions : cette liberté n'apparaît véritablement qu'avec l'homme, parce qu'il faut qu'existent pour lui des possibilités d'alternatives et un appareil neuro-cérébral qui permette de décider, d'imaginer, de se mettre en situation etc. Et tout ça n'est possible, véritablement, qu'avec le niveau humain

Alors la liberté va caractériser l'homme, mais en même temps on voit bien que tout cela émerge dans une sorte de filiation entre le monde physique, le monde naturel et le monde humain qui intègre tous ces mondes-là à la fois, et qui en émerge. Il est temps de conclure.

**Conclusion: « nous avons besoin d'une méthode de connaissance qui approche le mystère des choses »**

Là-dessus on aurait pu développer tout ce qu'Edgar Morin a écrit sur l'épistémologie, la connaissance de la connaissance, l'idée des limites de nos connaissances qui sont de plusieurs types, et évidemment, l'idée de l'incertitude: toutes choses essentielles, dont on pourrait parler des heures.

Mais j'aimerais conclure sur cette idée-là: il y a souvent dans les pratiques scientifiques une sorte de scientisme latent, de disqualification d'autres formes de connaissance que la connaissance scientifique. C'est de la littérature, dira-t-on d'une communication dont on estime qu'elle n'a pas les qualités nécessaires à une communication scientifique! On ne trouvera jamais sous la plume d'Edgar Morin ce type de stigmatisation. Au contraire, si Edgar Morin est quelqu'un qui pense avec la science, il reconnaît toute leur valeur à l'art, aux sentiments, à l'amitié et au monde vécu. Si le monde est complexe, nous n'accéderons jamais à sa richesse à travers nos seules connaissances scientifiques: dès lors il faut se donner tous les moyens possibles pour essayer de comprendre et de vivre cette complexité. En même temps, on a l'impression que sa pensée est irradiée par le sentiment, l'activité esthétique, tout cela on le sent, y compris quand il parle de science. Et cela, c'est très rare.

Je lisais récemment un ouvrage déjà ancien d'un historien des mathématiques, Giorgio Israël, « *La mathématisation du réel* », et vers la fin du livre, j'ai découvert cette idée qui m'a paru très forte: l'ordinateur n'arrivera jamais à traduire un texte comme un humain, l'ordinateur n'arrivera jamais à s'exprimer comme un humain; mais il se peut que nous considérions à un moment donné qu'il s'exprime correctement. Alors, conclut Giorgio Israël, nous penserions comme des ordinateurs.

En lisant Edgar Morin, il est sûr qu'on se préserve de ce risque-là.

## 5 - 1<sup>er</sup> Débat avec Pascal Roggero et Edgar Morin

**Une participante** - J'aimerais revenir sur la question du temps, dans la mesure où la modernité nous avait habitués, dans le prolongement de toute la civilisation judéo-chrétienne, à toute une conception du temps linéaire, eschatologique d'un côté et puis linéaire au sens cartésien du terme, cause-effet. Et c'est vrai que cette question du temps a donné quand même une certaine positivité au temps moderne puisqu'on a pu faire des recherches et des découvertes intéressantes.

Mais alors, dans une analyse systémique, ne reviendrait-on pas à une vision du temps cyclique, c'est-à-dire celle des anciens, entre l'ordre et le désordre permanents, et qui serait revisitée, repensée, retraduite par des perspectives de connaissances nouvelles?

Une deuxième question concerne l'épistémologie, la théorie de la connaissance, les relations entre le sujet et l'objet : nous étions habitués à cette rupture, cette coupure épistémologique dont parlait Bachelard, entre le sujet observant et l'objet à observer, c'est-à-dire entre le sujet observant qui est un existant et l'objet observé qui serait plutôt du côté de l'être que de l'existant, celui qui va se tenir à distance de tout pour pouvoir justement le comprendre, en prendre conscience, connaissance et action.

**Pascal Roggero** - J'ai envie de céder la parole à Edgar Morin.

**Edgar Morin** - En ce qui concerne le temps, je crois qu'effectivement il faut comprendre que nous vivons à la fois un temps circulaire, un temps cyclique, et un temps irréversible. Du reste, l'irréversibilité, le cycle des saisons, le cycle de l'année, le cycle des jours et nuits, tout ceci se répète d'année en année et en même temps les années passent et les choses changent.

Du point de vue de l'organisation, c'est ce que j'ai essayé de montrer en prenant l'exemple élémentaire d'un tourbillon. Un tourbillon est une figure stable, extrêmement stable. Cette figure stable est pourtant constituée de molécules d'eau extrêmement mobiles qui arrivent et qui s'en vont. Et le tourbillon n'existe que parce qu'il y a ce flux énergétique de l'eau. Si le flux s'arrête il n'y a plus rien.

Ainsi, je pense que ce sont les deux formes de temps que nous vivons simultanément. Comme a dit le poète Nerval, la treizième heure revient, c'est encore la première. C'est toujours la même, la treizième heure. Eliot a dit : « en ma fin est mon commencement ». Cette idée est très profonde, mais il ne faut pas enlever l'idée d'irréversible. Il faut vivre dans les deux temps.

La deuxième question concernait le sujet. Je pense qu'il y a coproduction de l'objet à partir de la projection des aptitudes cérébrales du sujet et de l'objet, coproduction parce que l'objet lui-même se coproduit. Autrement dit, la question de l'objet doit dépasser celle d'une objectivité qui existe en elle-même, indépendamment du sujet.

Je crois effectivement que le monde existe indépendamment de nous. Mais son objectivité, la façon dont nous le percevons, c'est-à-dire les formes, les couleurs, est-ce sa vraie nature ? Non ! Nous le traduisons. C'est la part de vérité qu'il y avait dans la philosophie de Kant. C'est-à-dire que nous ne connaissons pas les choses en elles-mêmes, en soi, mais nous connaissons les phénomènes. Et les phénomènes, nous les connaissons parce que nous pouvons les organiser avec nos capacités cérébrales.

Mais je dirais plus, je dirais que nous co-organisons, parce que nos capacités cérébrales sont elles-mêmes le fruit d'une évolution biologique qui a fait qu'apparaisse un système nerveux, un cerveau etc.

Donc si vous voulez la question c'est abolir la disjonction entre sujet et objet, disjonction qui conduit tantôt à éliminer l'objet comme privé de consistance et tantôt à éliminer le sujet comme illusion, comme c'est arrivé très fortement, notamment dans la philosophie française contemporaine.

**Une participante** - Sur le plan politique nous faisons, à l'échelle régionale, un beau travail de réflexion systémique à travers un syndicat qui s'appelle le « SICOVAL », syndicat intercommunal des 36 communes de la vallée de l'Hers, où nous tentons un travail de relation entre le local, le global, le retour du global au local, et on s'aperçoit il y a une évolution importante des connaissances. Mais elles sont noyées dans un tissu de technologie, de technocratie, de moyens, à tel point qu'on en perd la question de la finalité, la question des fins, c'est-à-dire la question du sens.

On essaie de sauvegarder l'essence de la démocratie, tout en travaillant quand même sur les représentations vers lesquelles la modernité nous porte, mais qui nous amènent à un réseau de contradictions telles qu'on ne reconnaît plus le sens et la finalité de ce que nous voulions faire.

**Pascal Roggero** - La question du sens est importante même si elle est souvent mise au second plan. Quant à la finalité, je suis de ceux qui pensent qu'on est plus dans une hyper modernité que dans une post-modernité. Et c'est le processus de rationalisation qu'avait décrit Max Weber : la rationalisation c'est, d'une certaine manière, faire que les moyens se substituent peu à peu au sens, à ce pourquoi on les utilise. Il y a donc dans la modernité cette forme d'impasse, me semble-t-il, et on sent fortement cette impasse lorsqu'on n'est plus dans la perspective du progrès.

Le sens se brouille encore plus avec le local et le global, (en l'occurrence quand vous parlez du local et du global, c'est l'intercommunal et le communal).

Vous dites: « au départ il y avait du sens, ou en tout cas on était en recherche de sens et puis on ne sait plus très bien ce qui se passe quand on met les choses ensemble, parce qu'il y a de la technocratie, mais il y a aussi de la délibération. » Le sens se construit aussi, le sens se partage. Le sens ce n'est pas le diagnostique asséné: « vous êtes tous des fainéants et il faut vous évaluer! » (*rires*)

Si on veut construire ensemble encore faut-il qu'on partage les représentations sur ce qu'on fait ensemble, quelle est la situation? On peut effectivement avoir des idées au départ, mais il faut faire confiance au processus lui-même pour que ce processus génère des représentations éventuellement nouvelles, des accords et du sens.

Je pense qu'il faut d'une certaine manière prendre le risque du processus. Alors peut-être pas éternellement, parce qu'il y a toujours des calendriers, mais vouloir que de suite les choses se produisent, ou avoir une idée définie de ce qu'il faudrait faire absolument, peut-être que cela ne serait ne pas raisonner en termes complexes ou suffisamment complexes.

**Un participant** - Vous aviez terminé votre exposé sur ce questionnement, en espérant que la pensée d'Edgar Morin nous préserverait un jour de penser comme des ordinateurs. J'ai le sentiment que c'est déjà un peu tard, c'est-à-dire que la masse des connaissances scientifiques est telle actuellement qu'elle est effectivement contenue dans les ordinateurs et que la tentation est forte de se référer à des contenus informatisés pour remplacer le savoir, au risque parfois de l'aliénation de la pensée.

Je vais donner un exemple. Mon domaine d'activité est la médecine, et dans les centres médicaux cela fait déjà un certain nombre d'années que nous avons une pensée contrainte par des organigrammes de décisions, par des procédures, par des protocoles qui nous sont délivrés par des machines dans lesquelles les données ont été entrées par des gens dont on ignore totalement les critères qu'ils ont utilisés pour ces entrées. Mais on sait bien que ces critères ne sont pas que médicaux. Ils sont médicaux, sociaux, politico-économiques. Ils sont complexes, et les décisions médicales que nous prenons, nous les prenons en conformité avec les procédures (sinon nous ne sommes pas de bons médecins, nous dit-on), procédures qui sont une forme d'aliénation de notre liberté, de notre libre arbitre.

On dépend parfois de l'effet attendu par les patients qui se sont confiés à nous. Et je crois qu'on inculque aussi aux étudiants en médecine maintenant, et sans doute aussi dans d'autres branches, qu'ils seront très bons le jour où ils arriveront à penser comme l'ordinateur.

Je crois qu'on a déjà franchi un seuil où la notion de liberté dans la décision, y compris dans les activités humaines (et celle dont je parle en est une), s'affranchit de l'autonomie de la pensée et donne comme norme (peut-être profitable et peut-être même d'excellence nous dit-on), la reproduction de ce que l'ordinateur saurait faire si on ne pouvait pas se connecter à lui.



J'aimerais bien avoir vos réflexions à tous les deux sur cette idée qu'il est peut-être déjà un peu tard. Donc il faudra relire Edgar Morin et le faire peut-être lire à de jeunes étudiants parce qu'ils croient déjà que l'ordinateur c'est le sommet de l'excellence.

**Pascal Roggero** - Est-il trop tard ? Par principe jamais, il faut toujours espérer. Mais je ne suis pas loin de partager votre sentiment sur ce qu'on pourrait appeler quand même, comme Le Goff a pu le dire, une sorte de barbarie douce. C'est-à-dire une barbarie qui ne connaît pas son nom, mais qui néanmoins, dans votre activité, réduit, voire annihile l'autonomie de pensée, voire la liberté.

Je ne veux pas revenir sur ce qui se passe aujourd'hui dans le monde de la recherche, mais on est quand même dans un débat de cet ordre-là : faut-il rationaliser, faut-il évaluer en fonction de classements comparables à vos critères ? Il faut discuter, mais je ne sais pas si même un Edgar Morin pourrait aujourd'hui produire son œuvre avec la politique qu'on nous annonce. Si nous perdons la liberté, qu'est-ce qui nous reste au bout du compte ? Je partage donc cette inquiétude.

L'ordinateur sert surtout l'économie, plus généralement c'est une sorte de complexe technico-économique dont a bien parlé Edgar Morin. Mais l'ordinateur, ce n'est pas uniquement l'économie. Je pense qu'il faut faire aussi une critique cognitive, et c'est pour cela que je pense qu'il faut avoir une démarche plus complexe que ceux qui vont critiquer uniquement la question des intérêts. On peut avoir une critique des intérêts fondée sur une analyse en termes de classes sociales, par ailleurs tout à fait légitime, mais je crois qu'elle est trop courte. Parce qu'elle nous exonère souvent d'un regard réflexif et critique sur nous-mêmes.

Quand on critique la situation de nos sociétés, il y a souvent et en gros des riches qu'on voit et des pauvres que l'on oublie ; il y a des coupables bien désignés et puis soi-même qu'on exonère. On pourrait en parler sur le partage du temps de travail : ce que je vais dire est peut-être un peu provocateur mais les 35 heures, elles ont été payées 39 heures. Si on avait vraiment voulu appliquer la logique des 35 heures, il aurait fallu les payer 35 alors on aurait choisi l'emploi. Je pense que la critique doit être aussi cognitive et autocritique. De mon point de vue la pensée complexe est un outil puissant pour cela.

On nous a tellement dit qu'on ne pourrait jamais échapper à ce processus de rationalisation qu'on a fini par l'accepter. Mais peut-être qu'on peut ne plus l'accepter et si tel était le cas, si les conditions historiques étaient celles-là, alors il faudrait se saisir de cette critique que vous faites et qui rejoint la pensée complexe.

**Un participant** - La pensée récursive en spirale me fait penser à un retour à une position analogue mais changée par le niveau de développement. Le vrai problème c'est le retour à une position proche. Alors, est-ce que cela a un lien avec la conception hégélienne de l'élévation à partir d'une contradiction, résolue ou non. Il est question de l'interaction dans *La Méthode*, mais enfin, dans l'interaction, on

reste sur le même plan, et avec la spirale on change de niveau: je pense que cela mérite un éclaircissement.

**Autre question:** la pensée du sujet dans la conception de *La Méthode* me paraît extrêmement importante du point de vue de l'humanisme. C'est une question évidemment obscurcie par la philosophie, parce qu'on veut définir le sujet, soit par les facteurs biologiques, soit par la rationalité, (le sujet kantien), soit par la culture. Aujourd'hui il est limité au désir. On nous parle d'un sens bio logique. Je suppose qu'il s'agit d'un sujet synthétique, mais le sujet synthétique est-il avant celui qui produit le sens et les valeurs. Quel est son rôle en tant qu'acteur social? Parce que, effectivement, comme je l'ai lu et comme on l'a répété aujourd'hui, une critique scientifique et positiviste néantise de plus en plus le rôle de l'homme, sa liberté, sa capacité de résistance à tous les facteurs de conditionnement, je crois que c'est un problème stratégique pour la défense de l'humanisme.

**Edgar Morin** - Ce que j'ai d'abord voulu indiquer dans ma conception du sujet, c'est que ce n'est pas par la conscience de soi, l'affectivité, que se définit le sujet: il a une définition plus première qui est biologique, c'est-à-dire que tout être vivant s'auto-affirme en quelque sorte là où il est, et c'est cela la définition de l'égoïsme. Je me mets au centre de mon monde, donc je suis au centre du monde. Et à partir de cette auto affirmation, on peut effectivement, se nourrir, se défendre, se protéger etc.

C'est ma conception du sujet en ce qui concerne le monde animal, (et je dirais que même la bactérie est sujet du monde), mais il y a quelque chose d'autre qui est complémentaire: c'est qu'en même temps qu'il y a cette auto affirmation du moi, il y a aussi un sentiment très fort de la relation fondamentale avec un nous qui se manifeste, et d'abord, les enfants, la mère, la famille etc.

Et donc être sujet, c'est comme si on avait deux logiciels en soi, antagonistes et complémentaires, l'un qui s'auto affirme et l'autre qui se dévoue à autrui.

C'est le paradoxe dont j'avais parlé dans « *L'Être et la Mort* »: l'humanité, les êtres humains, ont horreur de la mort qui détruit leur « je », leur « moi je », leur subjectivité, qui les anéantit. Et pourtant, ces mêmes êtres humains sont capables de sacrifier leur « moi je », leur vie, pour autrui, pour leur famille, leur patrie, leur religion etc. Et je peux ramener ça à ce double logiciel.

Le sujet est logique, mais au niveau humain, évidemment, il y a une subjectivité, celle de l'esprit, de la conscience, du « je » qui est insérée dans la société. Ce qui signifie quand même quelque chose du point de vue de la complexité. Une société extrêmement complexe, c'est une société qui donne beaucoup de liberté aux membres de cette société, aux différentes associations, entreprises... Mais à la limite, l'extrême complexité, c'est-à-dire le lien qui unit les différents éléments, se dissout, l'extrême complexité aboutit au désordre, au chaos, il n'y a plus d'organisation. Si nous voulons qu'une société complexe existe, il lui faut beaucoup de liberté et un minimum de coercition, parce qu'une des choses qui maintiennent

une société est l'autorité, c'est le gendarme. L'autre chose qui maintient le lien social, c'est le sentiment vécu par chacun de sa communauté à l'égard d'autrui, sa solidarité à l'égard d'autrui. Ainsi, du point de vue de la conception du sujet, il y a quelque chose qui concerne son caractère citoyen et sa propre vie sociale.

D'autre part, s'il est vrai qu'en nous existent ces deux logiciels, dans notre civilisation il y a un hyper développement du logiciel égocentrisme, (accouplé à diverses formes d'égoïsme) et un sous développement du logiciel solidarité qui effectivement fait que sont désintégrées toutes les solidarités traditionnelles et que nous agissons de façon très peu solidaire. Alors il est certain qu'il faut revitaliser les liens de communauté et de solidarité par différents moyens. C'est ce que j'ai voulu exprimer quand j'ai fait mon texte « *Si j'étais candidat* » au moment des élections présidentielles avec Pierre Daix.

La conception du sujet que j'ai affirmée est fondamentale pour tous les êtres humains. Mais le sujet humain apporte quelque chose de plus, au niveau humain, et ce quelque chose de plus a à voir avec la société et la citoyenneté.

**Un participant** - Nous vivons la mondialisation aussi dans le domaine des idées, et nous voyons apparaître de plus (en France tout au moins) des traductions, des commentaires de pensées et de civilisations non européennes, comme la pensée chinoise ou la pensée japonaise.

Il a été dit au cours de la présentation, que la pensée d'Edgar Morin se plaçait dans la pensée méditerranéenne, et ce qui m'apparaît à la comparaison de deux systèmes de pensée complètement différents, c'est que notre pensée traditionnelle (ancienne), était essentiellement analytique tandis que la pensée orientale, surtout la pensée chinoise était essentiellement synthétique.

Aujourd'hui il se produit une sorte de chiasme, de croisement : nous évoluons vers une pensée synthétique, (je crois que *La Méthode* d'Edgar Morin est un exemple), mais par contre les pensées orientales se ruent à corps perdu sur notre pensée. Et on voit apparaître des textes de philosophes contemporains chinois qui sont des interprétations de Spinoza, Leibniz, etc. tandis que nous, nous avons « *La Méthode* ».

Je vais citer, parce qu'elle est extraordinaire, la phrase d'un moine japonais du XIII<sup>e</sup> siècle : « l'univers entier est le corps propre de l'homme ». On croirait que c'est une phrase d'Edgar Morin !

Alors comment envisagez-vous cette rencontre, qui n'est pas toujours sous la même longueur d'onde, mais qui se produit et qui peut être très riche ?

**Edgar Morin** - En ce qui me concerne, j'ai trouvé un cousinage très vrai notamment avec la pensée du Tao, avec certains penseurs du Tao et avec le caractère indivisible de cette pensée. Quelle est cette affinité ? Ce n'est pas seulement avec le yin-yang, cette relation complémentaire antagoniste.

C'est aussi que c'est une pensée des combinaisons, donc des relations et pas des objets isolés. Et c'est une pensée qui effectivement met en rapport l'être humain et ses idées avec le cosmos. C'est quelque chose qui aujourd'hui d'ailleurs va être redécouvert par une nouvelle médecine parce que je crois profondément qu'il y aura une réforme de la médecine contre l'hyper spécialisation.

Que s'est-il passé ? C'est qu'on redécouvre le côté psychique du somatique, donc le côté psychosomatique. On commence à découvrir ce que savaient tous les vieux médecins de campagne, c'est-à-dire que la famille, l'environnement familial, joue un rôle dans les pathologies individuelles. On découvre de plus en plus, avec les pollutions et les stress urbains, le rôle d'un environnement social et urbain.

Je crois que l'on va redécouvrir cette question oubliée, que connaissaient très bien les philosophes de l'antiquité : que sommes-nous ? Nous sommes faits d'un ensemble de molécules qui sont organisées, qui sont physico-chimiques... C'est vrai, mais nous sommes de l'eau, en grande partie de l'eau, nous sommes de l'air, nous sommes de la terre si la terre signifie les éléments ci-dessus. Et je pense que la nature, notre nature, notre conformation cosmique va de plus en plus apparaître dans notre connaissance. Tout ceci est aussi un aspect très intéressant de la médecine chinoise et de la pensée chinoise.

Mais pourquoi aujourd'hui, le monde oriental se rue-t-il sur l'occident, sur sa médecine, sur sa science, sur sa philosophie ?

Chez nous, dans le monde occidental, le mouvement inverse a commencé au XIX<sup>e</sup> siècle. Schopenhauer s'intéressait déjà à la pensée chinoise, on s'est intéressé à la pensée hindoue, et de plus en plus on pense qu'il n'y a pas seulement de la sagesse, des actes libres mais d'autres choses plus importantes dans ce qu'ont secrété de grandes civilisations, comme l'Inde et la Chine, mais aussi dans la vision du monde de petits peuples amérindiens qui avaient d'autres conceptions des arts de vivre.

Nous, occidentaux, nous sommes toujours comportés en donneurs de leçon à l'univers, en propriétaires de la raison, en propriétaires de la vérité et nous avons dit que tout le reste n'était que sottises, illusions et superstitions. Mais nous devrions commencer à appréhender tout ce qu'il y a de sottises, d'illusions et de superstitions dans nos idées progressistes, modernistes et autres, et tout ce qu'il peut y avoir de vrai ailleurs. C'est-à-dire qu'il faut aller vers des symbioses de civilisation, mais je crois que Chinois et Indiens reviendront eux-mêmes de cette sorte d'enthousiasme de l'occident et commenceront eux-mêmes d'essayer de faire leur propre symbiose, leur propre synthèse, mais à travers énormément de déperdition de sens.

Nous avons perdu énormément de choses dans notre histoire occidentale et eux, ils sont en train de perdre énormément de choses, mais je pense que l'histoire n'est pas terminée : sans prédire un happy end, parce qu'il n'y aura jamais de fin dans cette histoire, je peux quand même penser qu'il y a quelque espoir d'aller

vers une symbiose culturelle. Je ne sais plus si c'est Césaire ou Senghor qui appelait au rendez-vous du donner et du recevoir avec notamment des civilisations comme la civilisation chinoise.

**Un participant** - Vous nous avez affiché la phrase : « nous avons besoin d'une méthode de connaissance qui approche le mystère des choses ». Je m'arrête sur le mot mystère et je me demande, dans ce processus de *La Méthode* d'Edgar Morin qui nous invite tellement à la réflexivité, à la mise en abîme de chaque notion, si on n'a pas la tentation de déboucher soit par le haut, c'est-à-dire par la transcendance, soit par le bas c'est-à-dire par une sorte de folie nietzschéenne : avez-vous une de ces deux tentations ?

**Un participant** - Je suis botaniste, naturaliste, docteur en écologie de l'université de Toulouse, chercheur à l'emploi stable, et bien impliqué dans la mobilisation à laquelle il a été fait référence. Il me semble que la réflexion qu'on a là pour essayer d'avoir un retour, une récursivité concrète, ou un passage du sujet à l'objet ou de la théorie à la pratique, et allier le fond et la forme, nous amène justement à nous interroger.

La pensée d'Edgar Morin est vraiment importante à mon avis. Elle est une forme de synthèse plus qu'utile dans la situation actuelle et je trouve que l'enjeu d'une réunion comme celle d'aujourd'hui, c'est aussi de faire ce retour. Dans votre présentation vous avez fait référence à un propos de Sarkozy, sur l'inutilité de la recherche : dans une politique qui est à mon avis une politique de dé-civilisation de sa part, l'enjeu pour nous c'est de retourner à une politique de civilisation, de la reconstruire. Comment pouvons-nous nous y prendre ? Comment apporter du sens à ce que l'on fait ? Est-ce que ce n'est pas nous, collectivement, qui pouvons l'apporter dans un processus démocratique réellement auto-organisé ? C'est une question que je me pose dans la mobilisation actuelle. C'est une question qu'on a à résoudre et c'est à cette question qu'il faudra apporter des éléments de réponse.

Concernant les ordinateurs, ils sont effectivement très simplificateurs. Non seulement ils réduisent la pensée, mais le problème est qu'ils fonctionnent jusqu'à présent avec une source d'énergie extérieure, l'électricité : si il n'y a pas d'électricité ils ne fonctionnent pas.

Je veux poser la question de l'énergie qui permet un processus d'auto-organisation. D'ailleurs la spirale que vous avez présentée comme illustration, ne conviendrait-il pas de la mettre à l'horizontale ? Mais plus essentiellement, dans le mouvement qui anime le monde de la recherche et de l'enseignement supérieur aujourd'hui et auquel il a été fait allusion, je constate une difficulté d'auto-organisation. L'énergie qui préside à cette auto-organisation c'est la démocratie mais qu'en est-il de l'éco-organisation ? de l'environnement du mouvement ? N'y a-t-il pas là des questions vitales pour la démocratie ?

**Un autre participant** - La phrase qui est affichée, me fait penser à la justice parce que la justice justement doit approcher le mystère des choses. Et c'est bien une éco - réorganisation des faits qu'elle doit mettre en place. Aussi je voudrais savoir si la justice est inspirée de *La Méthode* proposée par Edgar Morin, face à la complexité, ou si Edgar Morin s'est inspiré de la justice.

**Edgar Morin** - «... qui approche le mystère des choses », cela veut dire tout d'abord que la pensée complexe, la connaissance complexe même la meilleure, la plus raffinée, n'est pas quelque chose qui explique tout, qui donne la clef de tout. Autrement dit, contrairement à l'illusion scientifique (les sciences vont tout expliquer, vont tout connaître...), je pense qu'il y a des limites à l'esprit humain, il y a des limites à la rationalité, même complexe, je pense que la connaissance complexe est plus riche.

Toucher peut permettre d'élucider des choses que ne connaît pas la connaissance évidemment simplifiante, mutilante incontestablement. Mais je pense qu'il y a quelque chose qui échappe au langage : et qu'est-ce qui parle de ce qui échappe au langage ? La musique nous parle de ce qui échappe au langage, de ce que le langage ne peut pas exprimer, la poésie grâce à des mots évoque des choses que les mots dans leur sens instrumental ne peuvent pas exprimer. C'est vrai, la poésie, la musique nous conduisent vers quelque chose qui est l'ineffable, mais l'ineffable finalement, les grands mystères qui nous gouvernent, nous restent inconnus. La réalité du réel nous reste inconnue.

Autrement dit, je pense qu'il faut avoir constamment à l'esprit que la connaissance, si nécessaire soit-elle (Dieu sait que j'ai quand même consacré trente ans à un ouvrage sur la connaissance), est quelque chose qui va seulement nous approcher du mystère des choses. C'est-à-dire nous donner un sentiment, parfois d'émerveillement, parfois d'effroi, et parfois de sublime aussi. Mais peut-être que j'en parlerai cet après midi de ce sublime.

Par cette phrase en exergue, j'ai voulu montrer que j'étais conscient que par la seule connaissance, même complexe, les mystères ne seraient pas dévoilés et qu'au contraire nous approcherons de ce qui fait le mystère de notre propre existence, de notre être, de l'univers.

Voilà ce que j'ai voulu dire et je tiens à cette phrase.

**Pascal Roggero** - Juste un petit mot sur les deux dernières questions. Je suis d'accord sur la spirale, mon illustration est une représentation ancienne de l'évolution. Il y a là un sens qui dépasse celui que je voulais lui donner. Je suis d'accord pour la mettre à l'horizontale.

L'auto organisation d'un mouvement dépend aussi de sa capacité d'attraction, et de son environnement qui est ce qu'il est aujourd'hui, fait de gens qui sont de plus en plus tournés vers l'univers privé des satisfactions qui leur sont propres. On a même développé dans les sciences sociales des représentations qui légitiment cela (les représentations d'économistes par exemple.)

Donc il ne faut pas s'en étonner, c'est pour cela que je crois qu'un des éléments de réponse qui ne pas être une réponse concrète et immédiate, c'est le travail sur la pensée et la réforme de la pensée et l'éducation que propose Edgar Morin. Parce que là, on aurait quelque chose qui serait de nature beaucoup plus satisfaisante. Mais je n'ai pas de clef en main, j'en suis désolé.

Quant à la justice, je ne pense pas, mais peut-être qu'Edgar va me contredire, qu'il se soit inspiré de la justice pour écrire *La Méthode*. Ceci dit, l'acte de juger est évidemment, ou devrait être évidemment, un acte complexe : le traiter de manière simplifiante, c'est absolument redoutable, c'est le pire de la barbarie.

Donc je crois que les juges, les gens qui font œuvre de jugement, devraient, plus qu'ils ne le font peut-être, apprendre des choses sur la pensée complexe, cela leur serait très utile, me semble-t-il.

**Edgar Morin** - Oui, il y a l'axiome de droit romain, très intéressant « *summum jus, summa injuria* ». Ce qui veut dire que le maximum de droit de justice, c'est le maximum de l'erreur, de l'offense. Autrement dit, si l'on veut appliquer absolument la loi, cela conduit à de l'injustice. Le maximum de la justice juridique conduit au maximum de l'injustice humaine.

## 6 - 2<sup>ème</sup> débat avec Édgar Morin

(un petit groupe de travail du GREP, comme pour la plupart de nos conférences qui sont travaillées par nos adhérents, a préparé cet après midi et propose de poser quatre questions à Edgar Morin. À la suite de ces quatre questions et des réponses d'Edgar Morin, nous ouvrirons un débat absolument libre entre les participants à cette après-midi et Edgar Morin).

**1<sup>ère</sup> question GREP** - On a beaucoup parlé de votre pensée, on va beaucoup en parler encore, mais c'est ce que vous êtes en tant qu'homme qui me frappe. Vous êtes très vivant, très créatif, vous êtes dans l'élan, dans la passion avec une force de vie et une énergie remarquables. Est-ce que vous pouvez nous dire quel rôle votre réceptivité au monde extérieur et la qualité de votre présence au monde ont-elles joué dans votre œuvre ?

D'autre part, vous n'avez pas seulement écrit sur la science et la nature mais aussi, ce qui est moins connu, sur la poésie et sur l'amour. Lacan avant vous avait donné une définition paradoxale de l'amour: « l'amour c'est donner ce qu'on n'a pas ». Bien sûr il s'agit pour lui d'un don au sens propre. Ce que donne l'amour c'est ce rien de réel, rien que l'on puisse trouver parmi les objets, rien dont on dispose sur le mode de l'avoir. Ce qui est donné dans l'amour c'est l'impossible même que demande le désir. Aussi, quand vous, vous écrivez: « l'amour c'est se laisser contaminer par la vérité de l'autre », peut-on entendre cette définition de l'amour comme un complément de l'aphorisme lacanien ?

**Edgar Morin** - Même si j'aime bien les formules paradoxales, celle-là de Lacan l'est un petit peu trop pour moi, (peut-être que j'ai mes limites). J'assume tout à fait ce que j'ai dit, c'est une des façons dont j'ai parlé de l'amour. Mais j'en ai parlé d'autres façons, notamment dans ce livre « *Amour, poésie, sagesse* » pour dire que c'est le comble de l'union, entre la sagesse et la folie. C'est une autre façon paradoxale d'en parler.

Concernant votre première question, je crois qu'il y a quelque chose qui est personnel mais qui tient peut-être de ma résistance à la mort. Parce que je suis mort-né, c'est-à-dire je suis né étranglé par le cordon ombilical et sans respirer. Et le gynécologue, me tenant par les pieds comme un lapin, m'a donné des gifles pendant une demi-heure, et j'ai fini par vivre ! Et puis, après la mort de ma mère, j'ai eu une maladie mystérieuse, qu'on a diagnostiquée comme une fièvre aphteuse (qui pourtant n'arrive qu'aux bovins) et dont j'ai été sauvé. Et je crois que cette façon d'être sorti de la mort m'a peut-être donné un vouloir vivre. Bien que je sache que la vie est quelque chose d'horrible, je sais aussi qu'elle est merveilleuse, j'ai le goût de la vie.



Mais il faut dire aussi que ce que j'ai cru, ce que j'ai pensé, et ce que je crois et ce que je pense toujours, c'est quelque chose qui est inséparable de ce que j'ai vécu dans mon adolescence. J'avais dix ans au moment où a déferlé la première crise mondiale (qui a précédé celle d'aujourd'hui), douze quand Hitler est arrivé au pouvoir légalement en Allemagne, treize quand en France il y a eu l'émeute du 6 février 1934 et puis après l'Anschluss par Hitler, la guerre d'Espagne, le Front Populaire... C'était une époque extrêmement agitée, où on ne savait où était la vérité.

La crise semble dire que le capitalisme est à l'agonie. Les émeutes du 6 février montrent que la démocratie est impuissante. Les uns pensent que le communisme est l'antidote au fascisme, d'autres que le fascisme est l'antidote au communisme. Ceux qui cherchent la troisième voie, (d'ailleurs c'était peut-être une très bonne voie) n'ont pas pu le faire, ils ont été écrabouillés, il y a eu la guerre.

Donc c'est une période où un adolescent se pose des tas de questions, cherche la vérité. Se cherche à tâtons à travers différentes doctrines. Faut-il être pour la révolution, faut-il être pour la réforme? Et cela a continué jusqu'à ce que j'aie vingt ans, sous l'Occupation, et où je me suis dit que j'avais envie de vivre et où j'ai compris en même temps que vivre et survivre ce n'est pas exactement la même chose. Parce que je pouvais survivre tranquillement, mais vivre c'était à ce moment-là risquer sa vie, c'était risquer la mort.

Toutes ces expériences m'ont marqué et ont fait que je n'ai pas pu dissocier par la suite ma vie de mes pensées. Mais déjà quand je suis entré à l'université mon but n'était pas une carrière. Je voulais comprendre ce qu'était l'humanité. J'en avais une vague idée; pour moi Marx cela signifiait quelqu'un qui était à la fois philosophe, historien, économiste, anthropologue et politique. Et je me disais, eh bien, il faut que moi j'aie une connaissance de l'économie, de la philosophie, de la sociologie, de l'anthropologie, de l'histoire, pour comprendre un peu.

J'ai fait des études pour essayer de comprendre, et dans le fond après j'ai continué en faisant « *L'Homme et la Mort* », et tous mes ouvrages en fait sont la continuation de cette aspiration adolescente. J'ai gardé les curiosités de l'enfance et de l'adolescence. Qui sommes-nous, d'où venons-nous, où allons-nous?

Une fois la Libération venue, les gens de ma génération qui n'avaient pas pu passer l'agrégation pour fait de résistance se sont vu offrir l'agrégation (presque) sur un plateau. Mais, avec d'autres comme mon ami Jacques Francis Rolland, nous nous sommes dits: « Ce n'est pas possible! Quand on va être profs, on a tous les ans avoir les mêmes horaires, répéter les mêmes choses ». Alors lui, il est parti comme correspondant de guerre sur les armées alliées, moi je suis resté dans l'armée française d'occupation. On a eu des vies heurtées...

Après, j'ai eu la chance d'entrer au CNRS, où j'ai fait toute ma carrière, si le mot carrière a un sens, où j'ai eu la liberté... Parce que la grande qualité du

CNRS est dans son grand défaut : c'est une organisation extrêmement bureaucratique, qui ne peut pas contrôler ce qu'on fait. Ce qui fait que j'ai été libre de faire ce que j'avais envie de faire.

C'est Nietzsche qui disait : je ne peux pas dissocier ma vie, ma personne, de mes idées. Pour moi, cela a toujours été lié et dans la phrase que mon aimable présentateur a dite, c'est cette combustion amoureuse qui m'a été vitale pour écrire « *La Méthode* ». Je dirais même que je ne suis pas de ceux qui ont une carrière, je suis de ceux qui ont une vie, et mes idées viennent de ma vie.

**2<sup>ème</sup> question GREP** - Alors que beaucoup d'autres grands penseurs du XX<sup>e</sup> siècle ont créé des écoles de pensée, (des intellectuels aussi différents que Lacan, Foucault, Bourdieu, Althusser et même Aron), vous n'avez pas créé votre école : pourquoi ne l'avez-vous pas fait, et quel est l'avenir de la complexité ?

**Edgar Morin** - Lacan avait ses séminaires, d'abord à Sainte Anne, puis après à la rue d'Ulm. Il était psychanalyste, lui-même psychanalysait ceux qui allaient devenir psychanalystes, on voit très bien l'école qu'a formée Lacan. En outre, il avait quelques idées clefs qui pouvaient sembler absolument illuminantes : il disait que l'inconscient est structuré comme un langage, il a dit que le symbolique était le contraire de l'imaginaire, un certain nombre d'idées simples, (je ne veux pas dire que Lacan était un simple). Je suis allé à des séminaires de Lacan, et ce que j'aimais chez lui, ce n'était pas tant sa théorie que ses fulgurations, ses éclairs de génie. Alors il est normal que Lacan ait fait école.

Althusser a formé des générations de normaliens, et en plus il avait une doctrine : il disait que le marxisme est la science véritable, et qu'il faut éliminer la philosophie, alors on comprend que cet homme qui éclairait tout ait suscité des disciples hallucinés, mais il faut dire cela n'a pas duré, (alors que les lacaniens continuent).

Les gens comme Bourdieu ont des chaires, ils forment leurs étudiants. Ce sont comme des horticulteurs : ils ont leur jardin, avec des barrières pour empêcher les intrus de pénétrer, avec des gardes chasses pour tirer sur les braconniers, avec l'arrachage des mauvaises herbes.

Quant à moi, j'ai enseigné diversement, dans différents pays, à différentes périodes, mais je n'ai pas un enseignement systématique comme ceux-là. Je ne suis pas un horticulteur, j'ai fait ma carrière comme je l'ai dit au CNRS, puis tout en ayant cette continuité de recherche sur la complexité des choses, j'ai changé de sujet. Donc je ne pouvais pas avoir ces disciples.

D'autre part, ma nature y répugnait. Par exemple, pour faire un travail d'investigation, pendant un certain temps j'ai eu une équipe « sociologie du présent », et j'ai avec ses membres (je leur disais) une relation avunculaire (du latin, « *avunculus* », oncle). J'ai horreur de la relation paternaliste et je savais que j'avais quand même un minimum d'autorité : je disais donc : je suis un oncle. Quand on a

un tempérament d'oncle, on n'a pas un tempérament à aimer avoir des disciples. Dès que quelqu'un se sent un disciple, je me sens un excès de paternité dont je ne sais pas quoi faire. Et puisque je n'étais pas un jardinier, et que je n'avais pas un beau jardin bien arrosé, il s'est passé, comme pour les arbres, que des « spores » se sont envolées au vent, dans toutes les directions évidemment. Ces graines, quand elles ont trouvé un sol aride, sont mortes, mais d'autres ont trouvé des terrains fertiles et ont poussé.

J'ai été très surpris (pour moi ce fut une révélation), quand, invité pour la première fois à Medellin en Colombie, en 1996 (et pour moi Medellin c'était la capitale de la drogue) j'ai découvert que c'est une ville où il y a six ou sept universités, et que le séminaire qu'on me faisait faire réunissait des littéraires, des philosophes, des scientifiques, des ingénieurs, des mathématiciens, des psychanalystes... Et que par des moyens bricolés, (photocopies, Internet, etc.) des fragments de mon œuvre avaient pénétré jusque-là. Je me suis dit : voila, j'essaime, le vent souffle, et il s'est trouvé que l'Amérique latine a été très propice et que beaucoup de graines ont germé.

Ainsi je n'ai pas de disciples, mais par essaimage, il y a (c'est bien mieux, pour moi) des gens qui se nourrissent de ce que j'ai fait, à qui c'est utile pour leur pensée et parfois même pour leur vie et c'est cela qui fait plaisir.

**3<sup>ème</sup> question GREP** - Monsieur Morin, pourrait-il y avoir une suite à la « *Méthode* », par un septième volume, qui ne s'appellerait pas forcément « *De l'abîme à l'abîme* » (parce que vous êtes d'un optimisme trop grand), mais qui pourrait s'appeler « *De la métamorphose* » ou alors « *Du sublime* » ?

**Edgar Morin** - Hegel a terminé son œuvre avec une esthétique, et il est vrai qu'à un moment j'ai pensé que l'esthétique se trouve un peu dispersée dans ce que j'ai dit, et qu'il aurait été bien de faire un livre sur l'esthétique, (surtout que j'ai quelques idées là-dessus).

Et l'éthique aurait dû se terminer par le politique. Mais j'ai déjà écrit des choses politiques, pour commencer « *Introduction à une politique de l'homme* » en 1963, j'ai continué avec « *Terre patrie* » en 1990, puis « *Politique de civilisation* ». Et ce que j'écris en ce moment, je ne le vois pas comme la suite directe de la « *Méthode* », c'est plutôt dans la suite de tous ces écrits, ça pourrait s'intituler « *La Voie* ». *La voie*, c'est montrer dans quelle série de réformes interdépendantes il faut aller cheminer pour nous sauver de l'abîme et aller éventuellement vers une métamorphose. Et si je le fais, je ne l'inclurai pas comme un dernier volume de « *La Méthode* » mais comme quelque chose qui est interférent et qui doit se faire tel quel.

Sur le sublime, (le sublime, cela peut toucher aussi à l'esthétique), il y a des pages merveilleuses de Kant, j'en ai eu la révélation grâce à l'aide d'un ami qui est un spécialiste des sciences de la terre.

Ce qui s'est passé pour les sciences de la terre est très intéressant du point de vue de la complexité parce qu'il y avait une séparation entre géologie, météorologie, sismologie, toutes les différentes sciences qui s'occupent des phénomènes de la terre, elles ne communiquaient pas les unes avec les autres. Et ce qui les a fait communiquer, c'est la découverte de la tectonique des plaques, ces plaques qui travaillent, qui font que les continents se déplacent. Ces plaques souterraines, sous marines, qui travaillent sans arrêt la terre, ont donné une unité aux sciences de la terre qui a permis de montrer que la terre est un être qui vit, qui a toute une histoire et qui a toute une organisation d'une complexité formidable, pas seulement avec sa partie centrale.

C'est un être qui n'est pas seulement physique, mais biophysique. L'oxygène que nous respirons est un élément purement chimique, mais ce sont les plantes qui l'ont produit, il n'existait pas d'oxygène avant la vie. La vie a fait apparaître l'oxygène. Le calcaire qui crée tellement de reliefs, de montagnes, cela aussi c'est le produit de la vie grâce à tous ces coquillages... La terre est un être « physico-géo-biologique » dont nous faisons partie, nous sommes une sécrétion de cet être-là. Et puis, au moment même où ces sciences faisaient leur unité, des astronautes américains ont filmé pour la première fois, vu de la lune, un lever de terre. La terre se levait, comme nous nous voyons la lune se lever !

Les sciences sont entrées dans le sublime au cours de ces années 1960 et sans que la plupart des scientifiques le sachent encore. Ce qui est devenu sublime, c'est que brusquement cette terre, qu'on voit toute bleue à travers les images filmées et photographiées, c'était quelque chose d'émerveillant. Et ce qu'il y a aussi de sublime, c'est qu'au cours des mêmes années, après les découvertes de Hubble, on est arrivé à la conviction que l'univers était né d'une sorte de déflagration qu'on a appelée le Big-bang ; qu'il se dispersait, qu'il y avait ce chaos, ces rencontres d'étoiles... Déjà la nuit étoilée est assez sublime, mais quand vous pensez à cet univers dans lequel nous sommes apparus...

Avec ce passage des sciences modernes aux sciences du sublime, c'est toujours le problème du mystère des choses que l'on retrouve : c'est vrai que c'est aussi une autre façon de regarder.

Ceci pour vous dire que, en dépit de mon âge avancé, je considère que j'ai encore beaucoup de pain sur la planche, et que j'aimerais au moins poursuivre et achever ce travail que j'appelle « *La Voie* », qui ne serait pas le dernier volume de « *La Méthode* », mais qui serait sans doute mon dernier volume.

**4<sup>ème</sup> question GREP** - J'avais intitulé ma présentation en première partie « *Une approche complexe de la politique* », sans arrière-pensée. Cette expression sous-entend pour moi qu'une situation ne devrait pas conduire à une réaction, mais à une réflexion.

La question que je voudrais poser quant à cette approche est donc celle des moyens pour affronter les problèmes fondamentaux et globaux à l'échelle de l'individu, de la société et de l'humanité.

**Edgar Morin** - D'abord, je vous remercie pour votre présentation sur la politique, qui m'a beaucoup convenu et plu.

Quand j'ai écrit le prélude de « *La Méthode* », en disant que je me sentais branché sur le patrimoine planétaire, j'ai toujours pensé que ce qui concernait la réforme de la connaissance et de la pensée, concernait aussi la réforme de notre mode d'agir, de penser et d'agir sur la politique. Et même avant « *La Méthode* », mon « *introduction à une politique de l'homme* », c'était déjà redonner d'autres fondements que les fondements badins sur l'art de gouverner etc. Comme je l'ai développé dans mes derniers livres de « *La Méthode* », je pense qu'une politique doit se fonder sur une anthropologie, une conception de l'homme, et que l'anthropologie elle-même doit se fonder sur quelque chose de plus vaste, c'est-à-dire l'insertion de l'homme dans la nature et même dans le cosmos: dans « *Le Vif du sujet* » (avant « *La Méthode* ») je parle déjà d'« anthropo-cosmologie », c'est une préoccupation constante.

Ce qui m'a frappé, c'est que la pensée de Marx était fondée sur une conception de l'homme producteur, l'*Homo faber*, et aussi éventuellement de l'*Homo sapiens*, un être rationnel. Dans Marx, il n'y avait ni la folie humaine, ni les profondeurs du psychisme humain, (qu'après Freud les psychanalystes ont montré), ni l'imaginaire, ni l'affectivité. Il y avait une conception vraiment unidimensionnelle de l'être humain, qui a mon avis expliquait beaucoup de carences dans la politique issue du marxisme.

Ma conception s'est élargie quand j'ai écrit mon livre « *L'Homme et la Mort* », dans les années 49/50: j'ai découvert dans toutes les cultures les plus archaïques, jusqu'à Neandertal, la croyance qu'il y avait une vie après la mort, la croyance en des mythes de vie après la mort. Dans toutes les civilisations, j'ai trouvé des mythes, et je me suis dit que les mythes, l'imaginaire, n'étaient pas une superstructure idéologique, pas quelque chose de secondaire, que cela fait profondément partie de l'être humain, et donc que je devais en tenir compte.

C'est pourquoi, à la conception de l'*Homo sapiens* rationnel, je substitue celle d'un couple antagoniste et complémentaire, l'*Homo demens*, la folie et le délire, face à l'*Homo faber*, l'homme qui fabrique des outils, l'homme qui fabrique des mythes face à l'*Homo-économicus*, qui est lié à l'économie marchande. (Au début du capitalisme il y a même eu la conception de l'*Homo ludens*, l'homme de la dépense, du jeu). Toute cette conception, *faber*, *économicus*, *sapiens*, représente l'homme prosaïque, mais le côté important de l'humain, c'est l'aspect poétique de la vie.

Et dans ma conception, la poésie n'est pas un luxe de la littérature, c'est un élément fondamental de la vie: nous avons une vie poétique, parce que nous sommes obligés de faire ce qui ne nous intéresse pas pour gagner notre vie, parfois la perdre, mais avec la poésie, dans l'effusion, dans la communion, dans l'amour, dans l'amitié, dans toutes ces choses-là, qui nous dépassent, dans lesquelles on peut parfois arriver à l'extase.

La qualité poétique de la vie est une chose très importante, et j'ai terminé mon livre sur l'éthique par deux choses qui ont une valeur politique; la première est de résister à la cruauté du monde et à la barbarie humaine (je pense que c'est un programme politique de premier ordre, surtout aujourd'hui); et la deuxième est de faire en sorte que chacun puisse exprimer, réaliser les aptitudes poétiques de sa propre vie: cela évidemment on ne peut pas l'inscrire dans un programme politique, mais cela peut donner une orientation.

Si dans « *Politique de civilisation* », je dis qu'il faut renverser l'hégémonie du quantitatif, du toujours plus, pour une hégémonie du qualitatif, toujours mieux, le mieux c'est aussi évidemment la qualité poétique. Si vous êtes un alcoolique, vous buvez toujours plus, mais si vous êtes un amateur de bon vin, vous avez la jouissance poétique de déguster un grand cru. Et ce qui est vrai pour la gastronomie est vrai pour tout le reste: une politique qui s'orienterait vers le mieux plutôt que vers le plus serait une politique qui s'efforcerait de créer les conditions pour qu'on puisse vivre poétiquement le mieux possible.

S'il est vrai que notre civilisation veut imposer la prose, c'est que la prose c'est le quantitatif, pas seulement la quantité des produits, mais aussi la chronométrie, le métro boulot dodo, l'hyper spécialisation, la bureaucratisation, enfin toutes ces choses-là... Pourquoi ceux qui en ont les moyens partent-ils en week-end, partent-ils en vacances, où ils peuvent vivre une autre vie, sans chronométrie, s'habiller comme ils veulent, sans cravate? Pourquoi les jeunes aiment-ils tellement se réunir dans les raves parties, s'éclater par la danse, fumer...? C'est pour retrouver quelque chose de poétique dans la vie, il y a ce besoin, ce besoin formidable.

Nos ancêtres, qui étaient des presque humains, avaient des rapports à la fois de communauté et d'autonomie assez grands, qu'on retrouve encore dans les sociétés archaïques: je suis frappé par les récits d'anthropologues qui ont vraiment vécu dans certaines populations indiennes d'Amazonie, où l'on peut voir comment il y a une qualité de vie qui est maintenue dans la vie quotidienne. Bien entendu, il y a toujours des tragédies, des envies, ce n'est pas le paradis.

Mais l'harmonie est détruite dès que s'installent l'organisation hiérarchique, la domination, dès que se créent les sociétés qui sont nées avec l'histoire, qui sont des sociétés hiérarchisées, avec l'esclavage, et quand il n'y a pas l'esclavage, la prolétarianisation...

Et ce qui est extraordinaire, c'est que l'aspiration à l'harmonie est réapparue, et si on ne peut pas la réaliser sur terre, il faut la réaliser au moins au ciel: d'où le paradis, les paradis du christianisme, les paradis de l'islam, des lieux d'harmonie. Et sur terre, cela a donné les écrivains qu'on a appelés les utopistes, comme Thomas More qui a écrit « *L'Utopie* », ou Fourier: ils imaginent des sociétés où il y a une harmonie entre les hommes. Fourier dit que si on oblige quelqu'un à faire un travail, toujours le même, cela va être ennuyeux! Et il a le génie d'inventer, pour satisfaire cette passion humaine, ce qu'il appelle « la papillonne », c'est-à-dire le besoin de changer d'activité.

Mais dans le fond c'est cela qu'exprimaient les idées communistes, socialistes et libertaires, au XIX<sup>e</sup> siècle, et au début elles étaient indissociables: que dit le libertaire ? « Épanouissement de l'individu ». Que dit le socialiste ? « Amélioration de la société ». Que dit le communiste ? « Vivre en communauté ». Ces idées très liées au début se sont dissociées par la suite, mais même Lénine, (quand il écrivait « *L'État et la Révolution* » avant de déclencher la révolution) disait: « notre différence avec vous autres camarades anarchistes, c'est que nous voulons la dictature du prolétariat, mais pour aboutir à la société sans classes, exactement la société que vous voulez. » Il y avait un noyau d'idées, anarchistes, socialistes, communistes qui à mon avis sont absolument solidaires.

Si vous me demandez comment je me définis, si je suis de gauche, je répondrai non, surtout pas par l'appartenance à un parti de gauche. Mais je me définis, parce que je veux être fidèle à ses sources, comme « libertaire, socialiste et communiste ».

Pour moi, l'explosion de mai 1968, c'est aussi ce besoin d'harmonie qui réapparaît et ne va jamais disparaître. Ce que j'ai vu en Californie, ce sont des communautés d'adolescents qui voulaient être à la fois plus autonomes et plus solidaires, parce que ce double besoin, plus d'autonomie et plus de communauté, réapparaît sans cesse.

Mais aujourd'hui, comment, dans une société évidemment organisée, stratifiée, hiérarchisée, introduire ces idées qui, dans le fond, font partie de notre capital intellectuel, politique, républicain, socialiste, capital qui est totalement perverti, voire oublié aujourd'hui.

Ainsi il y a une connexion très profonde entre les idées de « *La Méthode* » et les idées politiques: une société très complexe a besoin d'un sentiment vécu d'appartenance et de communauté, et c'est pour cela que j'ai écrit « *Terre Patrie* », car le mot « patrie » est un mot très intéressant. C'est un mot à la fois féminin et masculin, paternel et maternel: en effet, cela commence comme « patres », père, et cela se termine en féminin. Cela veut dire amour pour la mère patrie, ou que la mère patrie nous porte un sentiment d'amour et le respect de la juste autorité paternelle qui est le devoir de l'État. Donc la patrie crée chez des citoyens qui n'ont génétiquement rien de commun, qui sont parfois issus d'ethnies tout à fait différentes, l'idée d'un équivalent mythico affectif, d'une relation familiale. Un père et une mère commune cela nous fraternise: avec « Allons enfants de la patrie », nous sommes devenus frères.

Bien sûr ce sentiment n'est vécu que pendant les périodes extrêmes, en temps de guerre et pas en temps normal, mais mon idée de « *terre patrie* » ne veut pas dire de nier nos patries nationales, mais qu'il faut créer ce sentiment de communauté humaine, pas seulement fondé sur le fait que nous avons tous une unité à travers notre diversité (qu'il faut sauvegarder bien entendu), mais aussi sur l'idée que nous vivons une communauté de destin qui nous fait affronter des problèmes de vie et de mort à l'époque de la mondialisation actuelle.

Je crois que le diagnostic de la mondialisation est absolument nécessaire à une politique et que c'est un diagnostic complexe. C'est la pire et c'est la meilleure des choses; c'est la pire des choses, nous le voyons avec tout ce que cela provoque de dangers mortels pour l'espèce humaine et de chaos, de conflits etc. Mais c'est la meilleure parce que, pour la première fois, l'humanité est en état d'interdépendance, d'inter solidarité de fait et qu'il faut qu'elle prenne conscience de cette solidarité pour arriver à un stade nouveau de l'histoire humaine.

C'est pour cela qu'il faut croire à la fin de l'Histoire, mais pas la fin de l'Histoire de Monsieur Fukuyama, qui nous disait à l'époque, (il n'y croit plus maintenant), qu'il n'y a plus rien à inventer puisqu'on a inventé la démocratie libérale et l'économie de marché. Cela veut dire que l'histoire humaine, qui a commencé il y a huit mille ans avec des grandes sociétés, qui a créé des merveilles de civilisation et de culture, mais aussi l'esclavage et les guerres (qui n'ont pas cessé d'être liées à l'histoire et à l'évolution technique qui a permis de créer des armes de plus en plus meurtrières, jusqu'à la dernière de la deuxième guerre mondiale, la bombe atomique d'Hiroshima), cela veut dire que cette histoire nous conduit à l'anéantissement, et qu'il faut la dépasser avec un nouveau type d'évolution.

C'est pourquoi j'essaie de créer les conditions de la reconstruction d'une pensée politique que j'appelle de gauche, (on peut l'appeler comme vous voulez, ce n'est pas le mot qui compte), une pensée politique qui ait le sens profond de l'humanité (et qui justement en arrive à cet abîme, ou métamorphose, on en parlera tout à l'heure), et que j'ai commencé, dans « *Politique de civilisation* » de montrer que cela peut se traduire par une série de propositions extrêmement concrètes.

Voilà pour la politique.

## *Débat général*

266

**Un participant** - Un mystère c'est ce qui est caché, qui est soumis à un voile, et nous croyons qu'il faut le dévoiler; et on a l'impression que toutes les sciences, si anciennes qu'elles soient, selon des cheminements très particuliers tentent de percer ce mystère, c'est-à-dire ce dévoilement qui n'est pas donné. Cela supposerait donc que la notion de croyance qu'elle soit affective, scientifique, politique, religieuse, est inhérente à la structure de la mentalité humaine en quelque sorte.

Aussi selon vous, toutes les croyances sont-elles sur le même plan et est-ce un détour obligatoire de toute connaissance, où est-ce qu'il y a des croyances qui seraient plus satisfaisantes que d'autres.



**Autre question :** en tant qu'anthropologue, vous avez réfléchi sur la question de la mort. Comment replacez-vous la mort dans ce contexte de l'existence, et que pensez-vous, indépendamment des mythes dont vous avez parlé, de la croyance religieuse à Dieu et aux dieux, puisqu'on prétend que de l'animisme au polythéisme et du polythéisme au monothéisme, il y a une ligne qui se dégagerait dans la nature et la fonction de la croyance.

**Edgar Morin** - Bien, bien... (*rires*)

Je distingue mystère et illusion humaine. Bien entendu il y a des choses inconnues et on ne sait pas, pour certaines, si elles relèvent du mystère ou de l'énigme. L'énigme, cela peut toujours être dévoilé, cela peut toujours être élucidé. Le mystère relève d'un au-delà de nos capacités mentales et cognitives, et je pense qu'il faut avoir le sens du mystère, c'est-à-dire de ce qui est inconnaissable, en sachant que cet inconnaissable tient aux limites de l'esprit humain.

J'ajoute aussi que toute tentative pour arriver à une connaissance au-delà du langage, par la voie de l'extase notamment, que pratiquent certaines religions, est une connaissance qui se détruit en se réalisant. C'est-à-dire que, le moment où le mystique a l'impression qu'il est en communion totale, absolue, avec le monde, c'est justement le moment où il ne peut rien en dire. Au moment où il en sort, il ne peut rien en dire, parce qu'évidemment cela dépasse toute capacité de conception.

Du reste, j'ai été assez frappé par certaines expériences qui ont été faites dans un laboratoire américain sur des moines bouddhistes en état de contemplation profonde. Il semble qu'à ces moments-là, les dispositifs cérébraux qui maintiennent la séparation entre nous et le monde se trouvent inhibés et qu'alors, il n'y a plus cette séparation. Je suis donc partisan de l'extase, mais je ne pense pas que l'extase va apporter la clef de toute connaissance.

Une connaissance pertinente, pour moi, est une connaissance rationnelle. La rationalité n'est pas simplement la logique aristotélicienne, au contraire il y a la logique et une rationalité très logique très restreinte. Je pense que la rationalité est un exercice constructif, qui construit des théories et critique bien sûr, mais les partisans de la pensée critique, de la rationalité critique oublient que la rationalité doit être, elle-même, auto critique. Par exemple, quand les rationalistes de l'époque des Lumières ne voyaient dans la religion qu'une pure invention des prêtres et que de la pure superstition, ils étaient aveugles sur ce qui était à la source de la religion (et que Marx ensuite a très bien compris), le soupire de la créature explorée la religion qui est un besoin. Donc, ils n'ont pas compris les profondeurs du besoin religieux.

Est-ce que pour autant il faut croire en Dieu ? Pour moi non. Personnellement, je ne crois pas en ce monsieur et d'ailleurs, si des théologiens négatifs me disent qu'on ne peut rien dire de cet être anthropomorphe, alors ça rejoint ma définition du mystère, ce dont on ne peut pas parler, et là je veux bien m'entendre avec vous.

Je ne peux pas croire au Dieu de la révélation, c'est-à-dire, Dieu qui se manifeste à Moïse en lui offrant les Tables de la loi, ou bien Jésus ressuscité le troisième jour, ou bien Mahomet recevant directement le Coran de l'archange Gabriel. Je crois que ce sont des expériences vécues, des expériences mythologiques très profondes, mais je ne peux pas croire en cette réalité.

Et je ne peux pas croire non plus au dieu des philosophes, c'est-à-dire cet architecte qui aurait fait cet univers épatant, puis qui l'aurait lancé. Je suis très spinozien, je crois à une capacité auto créatrice de la nature et à une force d'auto création, d'auto production qui est en nous, dans la nature, le cosmos. Ce qui est extraordinaire, c'est que le cosmos s'auto produit en même temps qu'il s'auto détruit. Dès le début il y a des particules qui s'anéantissent les unes les autres dans des conditions épouvantables, et en même temps certaines d'entre elles s'unissent pour former les noyaux, les atomes etc. C'est ça le mystère, le sublime aussi de l'univers, cette sorte de folie créatrice et destructrice.

Voilà où j'en suis : rationalité, critique et auto critique ! Et là dessus c'est Montaigne l'exemple, parce que Montaigne a su dire, à propos de la conquête des Amériques : « on appelle barbares des gens d'une autre civilisation, on dénonce la cruauté de ces Indiens qui mangent leurs ennemis morts, mais ils ne leur font pas de mal puisqu'ils sont morts ! » Nous, nous torturons, nous supplicions tous ces malheureux ; le premier qui a eu le sens de l'auto critique de la civilisation occidentale européenne, c'est Montaigne. Et l'ultime représentant, c'est Lévy Straus.

Je crois à la rationalité critique, auto critique et qui connaît les limites de la rationalité : voilà mon dogme.

**Un participant** - Monsieur Morin, vous évoquiez tout à l'heure l'anthropocosmologie : vous sentez-vous proche du Michel Serres de « L'Incandescent » ?

**Deuxième question :** si on considère la morale d'un côté, la science de l'autre, on voit des progrès scientifiques constants et la morale qui piétine depuis que l'homme existe. Est-ce que votre grand optimisme vous laisserait penser qu'il pourrait y avoir un progrès de la morale ?

**Edgar Morin** - Depuis un certain temps je n'ai pas lu de livre de Michel Serres, mais il y a beaucoup de textes de lui en effet dont je ne serais pas très éloigné.

Ma conception anthropo- cosmo logique est la suivante : nous savons maintenant que nous avons l'univers en nous comme un point d'hologramme a le tout dont il fait partie, qui est représenté. Et cela parce que nous avons en nous toute l'histoire de la vie, nous sommes des mammifères, des vertébrés, des animaux, des polycellulaires, des descendants des premières cellules qui se sont faites.

Et ces cellules sont nées par des combinaisons de macro molécules qui sont des éléments physico-chimiques, et ces macro molécules éléments se sont formées sur la terre ou peut-être ailleurs, et les atomes de carbone nécessaires à la vie se

sont formés dans un soleil ou dans un autre, et les particules qui forment nos atomes sont nées au premier moment de l'univers: donc nous portons en nous toute l'histoire de l'univers.

Mais nous en sommes séparés par la culture, par le langage, par la conscience, c'est cela qui nous fait séparation avec l'univers. Nous sommes à la fois des enfants du cosmos et des orphelins du cosmos: j'ai trouvé chez le mathématicien Spencer Brown la métaphore de ce que je vous exprime maintenant. Spencer Brown disait: « Supposons que le cosmos veuille se connaître. La connaissance suppose deux choses: quelque chose de commun et une distance. Même si je me connais, je dois me mettre par l'esprit à distance de moi-même. Alors le cosmos qui veut se connaître doit prendre de la distance, il fait sortir une sorte de bras, de pédoncule, de lui-même et au bout de ce pédoncule, il y a une sorte d'organe. Il imagine un œil, un cerveau pour pouvoir se regarder et on a effectivement un moment où ça marche: l'œil, le cerveau se mettent à fonctionner, regardent l'univers. » Il a réussi, et il a échoué en même temps, il est devenu étranger: au moment où nous commençons à connaître l'univers, nous en sommes devenus étrangers.

C'est cette double identité par rapport à la nature et par rapport à l'univers qui est capitale. On ne doit jamais cacher, au contraire on doit révéler que nous sommes un moment du cosmos, mais on ne doit jamais oublier que nous en sommes séparés.

À propos de la morale: dans mon livre « Éthique », je n'ai pas du tout cherché à fonder la morale. J'ai voulu tout simplement savoir quelles en étaient les sources aussi bien dans la vie animale que dans les sociétés humaines archaïques. Ces sources, solidarité, responsabilité, sont des sources du reste inséparables. Si vous vous sentez solidaire, vous vous sentez responsable et si vous vous sentez responsable, vous vous sentez solidaire.

Bien entendu, effectivement aujourd'hui il y a une dégradation dans notre civilisation, parce que les solidarités anciennes et traditionnelles sont désintégrées. Et on ne voit pas les solidarités; par exemple celui qui travaille dans son bureau ou une grande administration ne voit pas la solidarité du tout et si on lui demande un renseignement qu'il n'a pas, il dit « allez voir dans un autre bureau, allez, circulez ».

Autrement dit, toute notre civilisation tend à désintégrer solidarité et responsabilité, sauf dans les tout petits secteurs qui sont de notre compétence professionnelle. Le grand problème, c'est comment revitaliser solidarité et responsabilité. Je pense que c'est possible parce que notre pulsion solidaire dort. Il y a toujours eu dans la population une fraction de cette population où la pulsion de solidarité, de rendre service à autrui, était très importante. C'est ce qui a donné les militants, syndicalistes, politiques, ce qui donne maintenant les militants humanitaires, les médecins sans frontières...

Cette pulsion touche une minorité, mais j'ai bien vu, après le tsunami, beaucoup de personnes qui, parce qu'elles ont vu des enfants sans mère pleurer, des mères sans enfant pleurer, ont eu ce besoin de donner, d'envoyer des dons. Elles se sentaient solidaires, même à très grande distance.

Donc, nous avons ce double sentiment et pour moi le problème éthique est là. Il ne s'agit pas de chercher une nouvelle morale, ni même de chercher une nouvelle éthique, mais j'ai mis en relief deux choses qui ne se trouvent pas dans les manuels de morale, ni dans les leçons de morale.

La première chose, ce sont les incertitudes éthiques, ce que j'ai appelé l'écologie de l'action : quand vous lancez une action, cette action échappe à votre volonté pour entrer dans un jeu d'interactions et de rétroactions, dans un milieu social, ou politique ou naturel. Et souvent ce jeu fait que l'action est déviée du sens que vous lui avez donné et parfois elle revient sur votre tête comme un boomerang. Par exemple vous lancez une intervention miracle pour détruire le terrorisme, et il vous revient encore plus fort sur la tête. Donc les bonnes intentions ne suffisent pas pour justifier une éthique. Il faut contrôler l'action, il faut avoir un minimum de sens. C'est pour cela que la phrase de Pascal est très importante : « travailler à bien penser, voilà le principe de la morale ». Pascal ne voulait pas du tout dire qu'il suffit d'avoir une bonne connaissance, parce qu'on ne peut pas déduire une morale à partir d'un savoir objectif ; il voulait dire simplement que si on ne pense pas correctement, on est capable de faire les pires erreurs au lieu de faire ce qu'on souhaite.

La deuxième chose ce sont les contradictions éthiques. La contradiction éthique, c'est quand vous avez deux devoirs impérieux, qui en même temps s'imposent à vous et que vous ne savez pas quoi faire. Un cas classique a été donné par Louis Massignon (je ne sais pas si le nom de Massignon dit quelque chose aujourd'hui, disons que c'était un peu l'équivalent français de Laurence d'Arabie, un type mystique, très extraordinaire), l'exemple de la femme du bédouin.

Le mari de cette femme a été tué au cours d'une rivalité tribale ; et l'assassin, pourchassé par les frères du tué, va dans la nuit à la tente de la femme et lui demande l'hospitalité. Alors elle a deux devoirs antagonistes, le devoir d'hospitalité qui est sacré et le devoir de tuer l'assassin de son mari. Elle réussit à trouver une solution : elle lui offre l'hospitalité pour la nuit mais, le lendemain matin, elle va avec ses beaux-frères tuer l'homme à qui elle a donné l'hospitalité.

Aujourd'hui on rencontre beaucoup de contradictions éthiques dans le domaine de la médecine : transferts d'organes, euthanasie (le cas récent en Italie de cette femme qui voulait mourir)... la médecine a un principe hippocratique qui est de respecter la vie à tout prix, mais est-ce que la survie à l'état végétatif est la vie ? Et quand quelqu'un veut, de son libre arbitre, arrêter ses souffrances ? Contradictions aussi en ce qui concerne l'avortement...

Aujourd'hui le développement de la science nous met devant de nombreuses contradictions éthiques qu'on ne peut pas, dans les conditions actuelles, traiter. On peut seulement trouver des formules provisoires de compromis, c'est pour

cela que les comités de bioéthique, qui réunissent des gens de familles spirituelles différentes et même de religions différentes, sont utiles parce qu'ils peuvent donner l'état de l'opinion à un moment donné.

Prenez par exemple la question de l'avortement. Avec la loi Weil, il y avait confrontation entre le droit de la femme de disposer de son corps et surtout de ne pas avoir un enfant qu'elle n'a pas voulu ; le droit de la société, qui est quand même de contrôler les naissances, c'est-à-dire de ne pas arriver à un état où il n'y ait plus de naissances ; et le droit de l'embryon qui acquiert une certaine vie, psychique, affective, dans le ventre de sa mère et qu'effectivement, on tue ; ce n'est pas un objet. Pourtant j'étais partisan de la loi Weil car je pensais que le droit prioritaire était quand même le droit des femmes. Mais il y avait des contradictions dans cette histoire-là, et je pense que nous allons de plus en plus, avec les progrès de la génétique notamment, vers des contradictions éthiques épouvantables.

Donc, voilà pour la question de la morale : il faut montrer que ce n'est pas si simple de dire « faites le bien ». Il y a une phrase de Chamfort très belle qui dit « le problème de faire son devoir en période troublée, est celui de savoir où est son devoir ».

En 1940, au moment du désastre de la France, on avait d'un côté Pétain, général vainqueur de Verdun, nommé par la Chambre des Députés chef du gouvernement qui disait : « pour l'honneur et la dignité, je demande l'armistice » et de l'autre côté un général rebelle qui disait « non, Français, il faut se rebeller, venez me rejoindre ! ». Beaucoup de Français ne savaient pas quoi faire à ce moment-là. Les choses se sont éclaircies dans beaucoup d'esprits, par la suite.

**Un participant** - Avec la pensée complexe, vous vous opposez à une pensée simplificatrice et mutilante, qui cherche à faire rentrer les choses dans de petites cases bien définies, quitte à taillader en grand dedans. En y réfléchissant, je me suis aperçu que c'est quelque chose qu'on retrouve avec le langage.

Le langage est très classificateur et, à partir du moment où j'essaie de parler de quelque chose, je vais le mutiler puisque je vais détruire certaines de ses caractéristiques qui en font un objet unique, pour le rattacher à des concepts généraux sur autre chose.

Et en vous lisant, je me suis demandé si vous aviez, dans votre recherche sur la complexité, été confronté à cette difficulté du langage qui peut-être rend difficile, soit l'élaboration de sa pensée, soit sa transmission, c'est-à-dire le fait d'expliquer les concepts qu'on a pensés aux autres.

**Edgar Morin** - En ce qui concerne le langage, il est évident que notre parole se déroule de façon linéaire et donc par là même, on peut penser qu'elle tend à détruire la complexité. Mais fort heureusement nous pouvons faire des phrases assez complexes qui reviennent sur des choses. Par exemple, Marcel Proust a des phrases très longues et qui justement essaient de traduire la complexité de ce qu'il veut rendre, la complexité des sentiments, des

contradictions internes, à travers cette recherche du langage. Et d'autre part, vous remarquerez que dans le langage, pour pouvoir s'exprimer, il faut utiliser à la fois des mots très précis, et des mots qui sont polysémiques, qui ont plusieurs sens, mais qui prennent un sens cristallisé dans le contexte de la phrase et des mots, (comme le verbe être), qui sont des mots flous. Autrement dit, pour s'exprimer de façon correcte il faut unir le flou et le précis.

Et de plus, il y a fort heureusement l'usage de la métaphore, cette image qui peut rendre plus claire l'expression d'une complexité. On a beaucoup critiqué la métaphore comme étant le contraire d'une pensée rationnelle, scientifique, mais pour moi la métaphore est un instrument pour évoquer les choses d'une façon telle qu'elle les rend intelligibles à travers une image donnée.

Je pense donc que, bien que le langage soit linéaire et non circulaire, il y a quand même une façon de rendre la complexité par le langage.

**Un participant** - Dans une réflexion sur l'activité professionnelle, on insère l'évaluation comme une dimension de cette réflexion et on peut la considérer comme un processus d'apprentissage, comme un processus lié au développement des connaissances sur notre activité professionnelle. Quel lien peut-on faire entre la formation continue, l'évaluation et la complexité?

**Edgar Morin** - L'évaluation, cela me fait penser à une phrase de Marx qui disait « qui éduquera les éducateurs ? » Quand il s'agit de rééduquer l'humanité, le malheur est que les évaluateurs ne s'évaluent pas eux-mêmes. C'est un problème capital dans les évaluations: par exemple pour les dissertations de philosophie au bac, on voit très bien que les notes données peuvent être très différentes de professeur à professeur, parce qu'aucun ne réfléchit sur ses propres critères d'évaluation, ne se réfléchit et ne s'auto critique lui-même.

Il faudrait effectivement ne pas laisser des évaluations isolées, mais passer par un collègue d'évaluateurs (qui ont tous la même mentalité) est insuffisant, il faut aussi faire intervenir les évalués dans l'histoire, donner aux évalués eux même le droit d'évaluer leurs évaluateurs: je crois que cela est plus important que l'évaluation.

Dans les débats actuels sur la recherche, on dit: « on n'évalue pas assez les chercheurs ». Mais ceux qui disent cela ne savent pas ce qui se passe au CNRS. On passe des années à essayer d'évaluer, mais qu'est-ce que cela veut dire évaluer? J'ai fait partie d'une commission du CNRS faite pour évaluer les projets de recherche. Et les projets de recherche qui passent sont les projets médiocres, les projets qui correspondent à un minimum d'idées communes à tous, qui sont des opinions quelconques. Tous les projets originaux sont éliminés parce qu'ils sont trop en avance. Aujourd'hui on dit qu'on va évaluer les revues scientifiques, c'est la dernière lubie de nos organisateurs. Et on va juger de la valeur d'un article scientifique au nombre de fois qu'il est cité dans une revue scientifique américaine.

Tous ces critères purement quantitatifs de l'évaluation, sont complètement absurdes, insensés, parce que nous sommes prisonniers d'une conception quantitative, mécaniste et non réflexive de l'évaluation. Je pense qu'il faut faire de très grands progrès dans ce domaine.

Concernant la formation continue, c'est devenu une nécessité historique. Il faut qu'il y ait des recyclages, (de même qu'il y a la révision des 10 000 km pour les moteurs), il faut réviser tous les deux ou trois ans parce qu'il y a une évolution rapide, pas seulement une évolution des connaissances mais de la façon de concevoir les connaissances. Mais je pense que la formation continue elle-même nécessite une formation continue des formateurs et c'est toujours le grand problème : il faut former les formateurs, il faut réformer les formateurs.

Voilà un grand travail et c'est pour cela je crois qu'il est nécessaire de faire une réforme de l'enseignement et une réforme de la connaissance.

**Un participant** - Monsieur Morin, avec votre réforme bio-logique, avec un tiret entre les deux, autant je ne pense pas qu'il y ait une primauté du bio sur le logique et vice-versa, autant je pense qu'il y a une antériorité du bio, à savoir que l'entrée dans le monde, le sentiment d'appartenance, donc de dépendance passe par la sensorialité, c'est-à-dire l'appropriation des formes du monde, naturelles.

La nature pour moi est le dictionnaire étymologique des formes du sens. Et si nous n'avons pas cette entrée par la sensorialité dans le monde, nous n'avons pas de sensation, ni de sentiment. Et pour moi, votre tiret entre le bio et le logique sont les premières formes de pensée qui permet la logique. Et donc à la fois cette entrée dans le monde par la sensorialité permet de s'approprier la diversité des formes, donc d'acquérir l'autonomie et d'avoir le sentiment de dépendance. Êtes-vous d'accord avec cette analyse ?

**Edgar Morin** - Je suis d'autant plus d'accord que, de mon côté, j'ai développé dans mes textes le thème de l'uni dualité humaine : tout ce qu'il y a de plus culturel en nous est lié à ce qu'il y a de plus naturel en nous.

Par exemple, la naissance, l'acte le plus naturel, donne lieu à déclaration d'état civil, au baptême... Le mariage est une série de rites qui correspondent au fait d'accepter qu'un couple se forme. Et bien entendu, la mort, l'acte le plus naturel de tous, est entourée de pompes, de funérailles. Même manger, l'acte le plus biologique, le plus vital, est lié à des rites de commensalité.

On ne va donc pas séparer, considérer comme secondaire, cette partie qui vient de la vie. Husserl disait « *il faut nous ancrer dans le lebens welt, le monde de la vie* » et pour lui le monde de la vie c'était beaucoup plus que le monde de la vie que nous vivons quotidiennement. Le plus gros de mon travail a été de nous ancrer dans le lebens welt, le monde de la vie naturelle, donc je suis complètement d'accord avec vous.

**Un participant** - Pour reprendre vos propos, qui va et comment allons nous réformer la manière de réformer l'enseignement et la recherche ? Quel moteur et quelle énergie pour un processus auto organisé démocratique d'élaboration de toutes ces questions-là ?

**Edgar Morin** - Un processus réformateur est en cours dans les sciences, avec la fin de l'univers des sciences compartimenté en disciplines. Des sciences ont permis d'entre-féconder les disciplines : j'ai cité tout à l'heure les sciences de la terre qui ont fait leur révolution vers 1960, il y a aussi l'écologie, qui est une science, mais en tant que science demande à l'écologue de faire appel aux connaissances géologiques, météorologiques, botaniques, zoologiques, micro biologiques, à toutes les connaissances biologiques comme géographiques ou physiques, pour savoir comment fonctionnent les écosystèmes.

De science des écosystèmes, l'écologie, qui a pris son essor moderne contemporain à la fin des années 60, est devenue à ce moment-là science de la biosphère. J'ai été influencé parce que j'étais en Californie alors, et j'ai lu l'article d'Ellerich « *La mort de l'océan* » qui annonçait un peu prématurément comment la vie allait disparaître dans les océans, puis le rapport Meadows, c'est-à-dire le rapport du club de Rome, disant qu'on allait vers la dégradation de la planète. L'écologie a commencé à devenir une science de la biosphère, une science complexe, qui n'est pas absolument précise, avec des points d'interrogation, comme sur le réchauffement climatique, (le temps que ça va prendre, l'ampleur que ça va prendre ?). C'est une science qui nous met, nous humains, devant la nature, (car la nature était désintégrée par les sciences modernes) et qui dit : « voila ce qu'il faut faire, voila ce qu'il ne faut pas faire ».

En préhistoire il y a aussi une révolution formidable, ce n'est plus simplement de savoir comment on est passé à la station verticale, mais on essaie de connaître quelles étaient les mœurs de ces primates, comment ils vivaient. Les recherches sont faites autour d'anciens foyers préhistoriques, pour mesurer le nombre de participants autour du foyer, la façon dont ils jetaient les os, enfin bref, on essaie de comprendre, non seulement l'anatomie, mais aussi toutes les transformations qui sont arrivées. En plus cela nous enracine dans le passé, puisque Michel Brunet a trouvé, comme vous savez, dans le Tchad, un « Toumaï » vieux de six à sept millions d'années.

Cette révolution s'est faite aussi en cosmologie, parce que nous sommes dans un univers qui a son histoire. Ce qu'il y a d'extraordinaire maintenant, c'est que l'histoire, la science historique a gagné l'univers. Il était arrivé cette chose étonnante que les historiens eux même avaient chassé l'histoire, avaient chassé l'événement, comme des choses secondaires. Ils ne voyaient que la longue durée, les processus économiques, oubliant quand même qu'il y avait des catastrophes qui arrivaient, que cela soit Waterloo, Sedan...

L'histoire a commencé par réhabiliter les événements, mais surtout on s'est rendu compte que l'histoire, ce n'est pas que l'histoire humaine (qui est faite de la



chute d'empires, de la chute de civilisations, enfin de toutes les civilisations de l'antiquité qui ont disparu), mais c'est l'histoire de la vie, qui n'est pas une évolution continue mais est ponctuée de catastrophes, comme la catastrophe de la fin du permien, où 95 % des espèces vivantes ont été détruites, ou celle de la fin du tertiaire (météorite ou volcan), qui a fait que des dinosaures ont été anéantis et que, heureusement, les petits mammifères rongeurs (c'est-à-dire nos ancêtres) ont pu se repaître pendant une longue période des restes de ces dinosaures, puis dominer le monde

Cette histoire est ponctuée de créations, de destructions, et quand on regarde l'histoire du cosmos c'est pareil ! Il y a des associations de poussières qui se réunissent en galaxie, qui se concentrent, qui forment des étoiles, des étoiles qui meurent, qui explosent, des collisions de galaxies !

Tout est historisé maintenant, tout est dans l'histoire et donc on a une nouvelle vision des sciences qui est lisible, ces sciences qui se transforment, qui sont polydisciplinaires, qui nous amènent presque à la nature biosphère, face à la nature cosmos.

La biologie n'a pas encore fait sa révolution mais elle va la faire, parce que les biologistes, maintenant qu'ils ont déchiffré le génome humain, se rendent compte qu'ils ne comprennent rien, que les gènes en réalité ne sont rien séparément, que c'est leur interaction qui est essentielle, (c'est comme une assemblée parlementaire, les gènes discutent entre eux, ils se bouffent le nez...). La biologie va faire aussi sa révolution, qui va dépasser la biologie moléculaire et l'explication réductionniste.

Alors les sciences font leur réforme, inachevée, incomplète, et d'autre part il faut faire un effort pour les citoyens. J'ai animé pendant une dizaine d'années « Sciences et Citoyens » qui a été créé par le CNRS: on réunit tous les ans pendant trois jours des jeunes gens, (environ cinq cents), venus de toutes professions, étudiants et non étudiants, on fait des ateliers, et dans ces ateliers on discute de thèmes soit pluri disciplinaires, soit qui posent des grandes questions sur l'univers, soit des grandes questions contemporaines, comme l'écologie etc.

C'est un processus qu'il faudrait développer, parce que les citoyens sont complètement désarmés devant la politique, parce que de plus en plus celle-ci devient technique et que ce sont les experts qui influencent les décisions des dirigeants politiques (et en plus le règne des éconocrates fait que la politique est réduite purement à l'économie).

Par exemple pendant la seconde guerre mondiale, on pouvait suivre sur une carte de géographie la progression des armées alliées ou soviétiques en mettant des petits drapeaux, mais aujourd'hui avec les guerres nucléaires, avec ces guerres assistées par ordinateur, c'est impossible de suivre... La politique devient incompréhensible et inaccessible, par son excès de technicisation, de « scientification », de parcellarisation.

On fait des efforts, il existe des universités populaires, il existe des choses, mais qui ne vont pas assez loin... Je reprends les idées de formation continue : il faut que des deux côtés s'unissent un mouvement animé par des citoyens qui ne veulent plus être dans l'ignorance et un mouvement animé par les scientifiques qui comprennent qu'il faut dépasser la compartimentation.

Pourtant ce qui se passe aujourd'hui au CNRS est une aggravation de la situation, bien qu'au sommet ils soient conscients que les problèmes doivent être traités de façon pluridisciplinaire complexe. L'aggravation vient du fait que le but des chercheurs qui arrivent, c'est d'avoir tout de suite leur spécialité, de faire le plus vite possible paraître un article dans une revue, américaine si possible : alors, quand le CNRS leur offre des séminaires d'histoire de la science sur les polémiques qu'il y a eu entre Niels Bohr et Einstein, ils s'en moquent complètement, ils ne veulent rien savoir, ce sont des barbares, ils ne veulent pas être cultivés, tout ça à cause de la pression de l'efficacité, pour pouvoir évidemment un jour être glorieusement prix Nobel.

Donc il y a actuellement un conflit à l'intérieur des sciences, parce que les tenants des sciences traditionnelles méprisent l'écologie, ignorent ce qui se passe dans les sciences de la terre. Et puis, vous savez, plus progresse l'idée d'une réforme, plus progresse la réaction, la contre réforme ; le combat est tout à fait incertain, mais c'est un combat scientifique et c'est un combat politique et les deux à mon avis doivent se relier de plus en plus.

**Un participant** - Vous nous avez raconté que vous étiez allé en Colombie : à cette époque-là, la Colombie passait par des mauvais moments, mais il semble qu'aujourd'hui la situation s'améliore. Je reviens du Mexique et je voudrais savoir, à la suite de vos travaux sur la Colombie, comment faire face à la situation au Mexique avec les narcotrafiquants.

**Edgar Morin** - Je pense que la seule façon de lutter contre le narcotrafic, c'est la légalisation de toutes les drogues, parce que cela entraînerait la disparition de toutes ces mafias qui ont besoin de la prohibition pour vendre très cher leur marchandise, et qui n'auront plus de bénéfices parce qu'on pourra les trouver dans toutes les pharmacies, tous les drugstores. En outre, cela permettra aux drogués de ne plus être isolés, ghettoïsés dans la société, s'ils veulent trouver du secours auprès de leur famille, auprès d'autres etc.

Cela signifie une diminution de la délinquance due au manque, qui fait que l'on puisse attaquer, agresser, voler pour se payer la drogue et cela signifie une diminution de la mortalité par overdose, qui survient souvent quand un dealer quelconque vous a vendu quelque chose, si ce n'est pas votre dealer habituel, c'est à ce moment-là que vous pouvez mourir d'une overdose.

Bref, je pense que la seule façon de lutter contre la drogue est la légalisation de toutes les drogues. Le vrai problème, ce n'est pas la drogue ou l'alcool, c'est l'addiction, ce phénomène qui fait que certains individus deviennent vraiment

esclaves de façon terrifiante d'une substance dont ils ne peuvent pas se passer. Mais prenez l'exemple de l'alcool: la plupart des individus boivent du vin, du cognac et ils ne sont pas alcooliques! Nous sommes soumis pourtant à toutes les sollicitations de l'alcoolisme. Il y a une partie des gens qui sont « addicts » pour des raisons psychologiques, génétiques, c'est cela qu'il faudrait étudier. D'autre part, la même chose vaut pour le tabac, qui est un fléau mortel: on trouve là aussi, le fumeur de 3 ou 4 cigarettes par jour et celui qui ne peut s'empêcher de fumer sans arrêt.

La marijuana est une herbe très douce qui a quelques vertus thérapeutiques, pourquoi est-elle interdite et d'autres non? Je pense que l'héroïne, la cocaïne, peut être mis sur le marché. J'ai connu à New York, une personne qui était héroïnomanie, mais qui était très tempérée. Elle avait sa petite dose du matin, sa petite dose du soir et elle gagnait sa vie en vendant son héroïne, en ajoutant un petit de poudre blanche, comme ça, pour diluer...

Le vrai problème, c'est comment on devient drogué, comment on devient esclave? Et cela peut arriver aussi dans l'amour. Vous pouvez devenir esclave de quelqu'un dont vous êtes « addict », bien que cela ne soit pas quelqu'un qui ait toutes les qualités.

**Un participant** - j'ai consulté le formidable appareil référentiel de votre méthode, il y a des milliers de références et j'ai trouvé en tout et pour tout deux lignes, (sauf erreur de ma part) sur Foucault, alors que vos recherches se recourent, même si les genres sont certainement différents. Je pense que la recherche de la connaissance, de l'historicité du pouvoir, ou tout simplement de la Vérité avec un grand V, sont l'objet pour vous comme pour lui de beaucoup d'études, et je voulais savoir si, vis-à-vis de Foucault, vous avez une sorte de contentieux, soit à titre personnel, soit contre son œuvre.

**Edgar Morin** - C'est vrai qu'il y a des choses communes avec Foucault, par exemple ce qu'il a fait de l'épistémè, cette structure de pensée qui gouverne les pensées à différentes époques, moi j'ai pris plutôt le terme de Kuhn, paradigme, cela y ressemble.

Ce qui m'a rebuté chez Foucault, c'est qu'il disait que l'homme, les sciences humaines, sont une apparition récente et dont l'image va s'effacer comme une trace sur le sable, que la création de l'homme était une création artificielle: je ne vois pas pourquoi l'homme aurait moins d'existence que le chat, que la souris ou que l'araignée.

C'était ma grande différence avec tout ce qui était structuralisme. Par exemple, Lévi- Strauss disant: le but des sciences humaines n'est pas de révéler l'homme, mais de le dissoudre. Et tout le structuralisme dissolvait le sujet, l'existence, l'individu, alors que ma façon de penser était tout le contraire.

Sans doute le dernier Foucault est-il revenu au sujet, à la fin, mais à part la question de l'épistémè, je me sentais tout à fait étranger au Foucault canonique

en tant que représentant, à sa façon, d'un courant porté par Althusser, par Lévi-Strauss. Je le répète, pour moi le but des sciences de l'homme c'est de révéler ce qu'est l'homme, pas l'homme de façon insulaire, mais l'homme comme être naturel, biologique et cosmique. C'est la raison pour laquelle effectivement, bien qu'ayant beaucoup apprécié « *Les Mots et les Choses* », je ne me considérais pas de la même famille.

Il faut dire aussi (et on revient à la première question, pourquoi n'avez-vous pas fondé d'école?), que mes amis et moi nous étions très marginaux. Quand je dis mes amis, c'était Castoriadis, c'est Claude Lefort. Nous étions très marginaux par rapport aux courants qui ont dominé l'intelligentsia française, et à notre avis, ce type d'idée qu'il fallait dissoudre l'homme, c'était de la crétinisation. Mais la crétinisation est compatible avec la plus haute sophistication. Je crois qu'en France, d'ailleurs, les Trissotin et les Diafoirus apparaissent très souvent dans l'histoire, mais malheureusement les Molière n'apparaissent plus.

Donc, pour moi, pour mes amis, cela faisait partie d'un univers de la pensée dominante de l'époque qui m'a fait sans doute sous estimer la partie cousine, ou commune, que je pouvais avoir avec Foucault.

**Un participant** - Autour de la complexité il y a toute une série d'enjeux, il y a des enjeux sociaux, il y a des enjeux politiques, des enjeux culturels. Est-ce qu'il y a aussi des enjeux autour de l'éducation? Quand on confond complexité et éducation, est-ce que cela va de soi? Est-ce qu'il y a des petits éléments à prendre en compte, est-ce que il y a des conditionnalités, est-ce qu'il y a des terrains qui sont plus favorables?

**Edgar Morin** - Éducation et complexité: j'ai quand même travaillé cette question!

Premièrement, je pense qu'il faudrait commencer par une année propédeutique partout, dans toutes les universités, où l'on enseignerait ce que j'ai appelé dans un livre « Les sept savoirs nécessaires à l'éducation »: qu'est-ce que la connaissance? Qu'est-ce que l'être humain? Qu'est-ce que la compréhension humaine? Comment affronter les incertitudes? Qu'est-ce que l'époque planétaire? et puis un ou deux autres que j'oublie...

Toutes ces choses, tous ces problèmes fondamentaux et globaux, sont complètement ignorés de notre système éducatif et pour les traiter il faut faire appel à de multiples connaissances. Si vous voulez connaître l'ère planétaire, ce n'est pas seulement l'économie, c'est l'histoire, ce sont les religions, c'est tout! Si vous voulez la compréhension humaine, vous devez faire appel à différentes écoles de psychologie, de psychanalyse, à la réflexion sur l'histoire de la culture.

Autrement dit, on enseigne ces choses-là, et on enseigne que la connaissance est la source des illusions et des erreurs: Descartes a bien dit « le propre de l'erreur, c'est qu'elle ne se connaît pas telle. » Quand on est dans l'erreur, on croit être dans la vérité!

L'idée était de faire cet enseignement des thèmes fondamentaux et globaux qui nous permettent d'affronter la vie. Parce que, là aussi, on a oublié le but de l'éducation. C'est Jean Jacques Rousseau qui l'a dit dans l'Émile en parlant de son élève: « je veux lui apprendre à vivre ». Bien entendu, un prof ne peut pas apprendre à vivre, mais il peut y aider, parce que chacun apprend à vivre tout seul. Donc, le fondement de l'éducation est d'apprendre à vivre et affronter les grands problèmes que nous rencontrons aujourd'hui, en tant qu'individus: dès la naissance nous sommes confrontés à l'incertitude, et les problèmes de la compréhension sont des problèmes vitaux, pas seulement de peuple à peuple mais au sein d'une même famille.

Toutes ces choses-là, je les introduirais et puis j'introduirais aussi un enseignement sur « qu'est-ce que la rationalité, qu'est-ce que la scientificité, qu'est-ce que la complexité? » et un enseignement sur tous les problèmes de notre civilisation qui ne se trouvent enseignés, ni en sociologie, ni en économie, y compris les différentes formes d'addiction et d'intoxication, intoxication consumériste, intoxication automobile. Je commencerais comme cela, je ferais en sorte que ces thèmes dont je parle soient enseignés dès le secondaire et certains dès le primaire, comme la compréhension humaine.

Ensuite, bien entendu, il faut faire en sorte que se développent les enseignements poly disciplinaires. Et tout ceci nécessite un préalable, la formation de formateurs.

C'est ce que je vais faire, au Brésil, en juillet, où un certain nombre d'enseignants d'écoles secondaires de tous les États du Brésil sont réunis au sein d'une organisation qui s'appelle la SESC et à qui je ferai quinze jours de cours, pour qu'ils puissent eux-même se former pour enseigner les problèmes de la complexité dans l'enseignement secondaire.

Je crois qu'on pourrait chez nous commencer par créer des instituts à l'intérieur des universités, où l'on évoquerait tous ces problèmes de complexité dont ont parlé Pascal Roggero et d'autres. Vous savez, on fait comme si l'Université était une chose éternelle, mais c'est une création du XIX<sup>e</sup> siècle. L'Université médiévale a régné jusqu'à la Révolution Française et a bien entendu critiqué, rejeté, tous les acquis de la science moderne, balayé tout ça, pour des raisons théologiques. Mais ce n'est pas seulement la Révolution qui a créé la rupture, la vraie rupture s'est faite à Berlin, avec un penseur, Humboldt, qui a voulu introduire les sciences modernes qui s'étaient développés au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle dans les départements scientifiques, et qui trouvé un despote éclairé, le Roi de Prusse, qui lui a permis de faire cette université. Puis cette université de Humboldt a essaimé dans toute l'Europe et dans tout le monde entier.

Et maintenant, c'est le modèle qu'il faut réformer: il faudra que, quelque part, il y ait une ou deux universités d'un nouveau modèle qui vont aider à la réforme, parce que l'université actuelle ne répond pas aux besoins humains fondamentaux de notre temps.

**Un participant** - Est-ce que vous considérez que l'entreprise est un lieu de complexité et si, oui à votre connaissance, est-ce que les gens ont utilisé vos travaux, votre méthode, pour mieux la connaître ?

**Edgar Morin**- L'entreprise c'est un lieu de complexité, dans les deux sens: dans le sens interne et dans le sens externe.

Dans le sens externe, parce qu'aujourd'hui elle est dans un monde aléatoire et incertain. Ce n'est pas un monde où elle est sûre de pouvoir vendre le même produit éternellement; il faut innover, il faut s'adapter au marché, à la conjoncture etc. Donc elle est confrontée au problème de l'incertitude, au problème de l'aléa, à un univers complexe, et elle en tient compte.

Mais la complexité interne, l'entreprise n'en tient pas compte, en dépit de tous les managers, et des marchands de relations humaines et autres, pourtant, à l'intérieur de l'entreprise, il y a un potentiel humain d'une richesse inouïe, mais qui est tout à fait inexploité. Il est sous exploité à cause de l'organisation hiérarchique, parfois hiérarchique et bureaucratique, de l'entreprise et à cause de l'hyperspécialisation qui empêche toute initiative créatrice dans l'entreprise.

J'avais été frappé, il y a plus de cinquante ans, par un article de Daniel Mothet, (qui à l'époque était ouvrier chez Renault) où il disait que si, dans l'atelier où il travaillait, les ouvriers obéissaient strictement aux ordres de la direction, c'était la paralysie. Mais ils se débrouillaient entre copains pour dire, « tu vas faire ça, moi je vais fumer une cigarette dans un coin ». Par exemple, sur la chaîne moteur, en cas d'arrêt de la chaîne, l'instruction était: « appelez les agents de maîtrise, les ingénieurs », mais parfois les ouvriers donnaient plutôt un coup de marteau et la chaîne se remettait en marche !

Autrement dit, l'entreprise ne fonctionne que parce qu'on y désobéit partiellement. Les choses hyper bureaucratiques, hyper réglementées ne peuvent pas fonctionner. Ce qui a fait fonctionner les entreprises en Union Soviétique, c'était la tricherie généralisée. Les dirigeants d'entreprise envoyaient des rapports truqués au Comité Central, pour dire « on a réalisé le plan », les travailleurs pratiquaient l'absentéisme pour pouvoir, parfois, avoir un deuxième job et gagner un peu leur vie, enfin tout le monde trichait et c'est grâce à ce bordel, à ce désordre caché mais réel que l'Union Soviétique fonctionnait.

Les entreprises qui fonctionnent, fonctionnent justement dans la mesure où on n'obéit pas strictement aux ordres qui viennent du sommet. Mais j'ajoute qu'il y a un potentiel humain qui est complètement inutilisé. Ce sont les capacités de bricolage, d'organisation, de création d'idée qu'ont les êtres humains. Alors on a beau multiplier les responsables des ressources humaines, les experts qui disent comment améliorer l'excellence, etc. ils sont toujours à côté de la plaque.

Le vrai problème c'est de changer la structure hiérarchique rigide, de donner un minimum d'initiative et d'autonomie.

Une fois j'ai été appelé par le directeur de Renault, (j'avais déjà écrit « *La Méthode* » à l'époque) et je lui ai dit que ce qui serait important c'est qu'il ait non seulement des rapports verticaux, mais aussi des rapports horizontaux, « ah mais oui, c'est vrai, bonne idée, pourquoi pas ! ». Il n'avait jamais imaginé qu'on puisse changer ces règles fondamentales d'organisation.

Je pense donc qu'il faut introduire la complexité dans l'entreprise, parce qu'introduire la complexité, c'est introduire la vie et l'intelligence.

*Le 28 février 2009*